



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Canadian Libraries

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

---

# Alfred de Vigny

LIVRE MYSTIQUE. — LIVRE ANTIQUE

LIVRE MODERNE. — LES DESTINÉES. — CINQ-MARS. — STELLO

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

DAPHNÉ. — QUITTE POUR LA PEUR. — CHATTERTON

JOURNAL D'UN POÈTE. — CORRESPONDANCE

APPENDICE

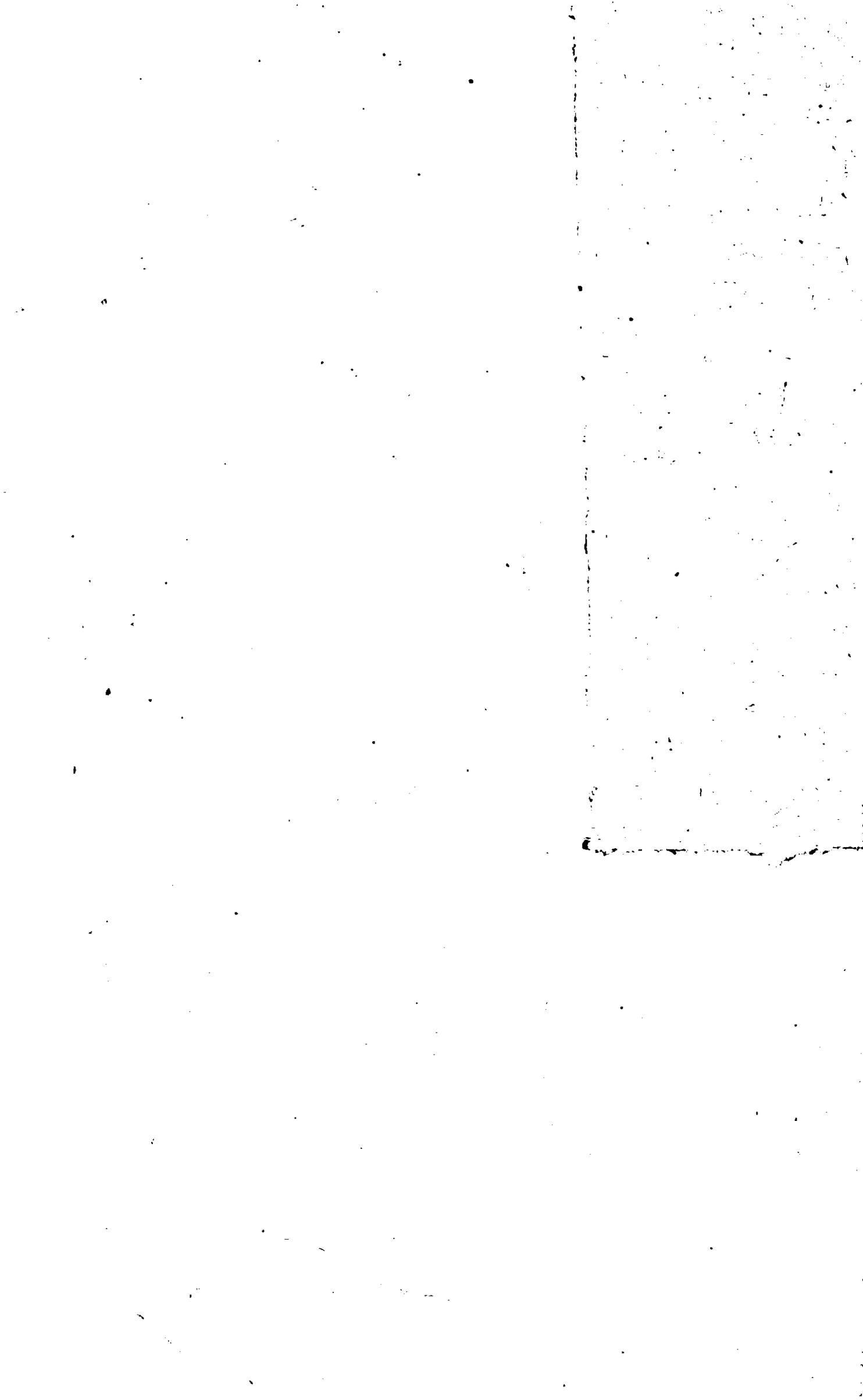
NOTICE PAR JEAN DE GOURMONT

AVEC UN PORTRAIT



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI



**ALFRED DE VIGNY**

# COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE  
M. REMY DE GOURMONT

*Série in-18 à 3 fr. 50 le volume.*

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un portrait.	1 vol.
GÉRARD DE NERVAL, avec une notice et un portrait...	1 vol.
CHAMFORT, avec une notice et un portrait.....	1 vol.
RIVAROL, avec une notice et un portrait.....	1 vol.
HENRI HEINE, avec une notice et un portrait.....	1 vol.
ALFRED DE MUSSET, avec une notice de Jean de Gourmont et un portrait d'après Clésinger.....	1 vol.
TALLEMANT DES RÉAUX, avec une notice.....	1 vol.
STENDHAL (HENRI BEYLE), avec une notice de Paul Léautaud et un portrait d'après Södermark.....	1 vol.
CYRANO DE BERGERAC, avec une notice de Remy de Gourmont, un portrait et deux gravures anciennes	1 vol.
SAINT-SIMON, avec une notice d'Edmond Barthélemy et un portrait d'après Vanloo.....	1 vol.
HELVÉTIUS, avec une notice d'Albert Keim et un portrait d'après Vanloo.....	1 vol.
SAINT-ÉVREMONT, avec un portrait. Notice de Remy de Gourmont.....	1 vol.
L'ARÉTIN, avec un portrait. Notice de Guillaume Apollinaire.....	1 vol.
LIDÉROT, avec un portrait. Notice de Jacques Morland.	1 vol.

*Série in-16 à 3 fr. le volume.*

THÉOPHILE, avec le portrait de Danet et une notice de Remy de Gourmont.....	1 vol.
SAINT-AMANT, avec une notice de Remy de Gourmont.	1 vol.
MAURICE DE GUÉRIN, avec une notice de Remy de Gourmont et un portrait.....	1 vol.
TRISTAN L'HERMITE, avec une notice de Ad. Van Bever, et un portrait d'après Daret.....	1 vol.
CARDINAL DE RETZ, avec une notice de Charles Verrier et un portrait d'après Philippe de Champagne...	1 vol.



*Davy*

ALFRED DE VIGNY.

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

# Alfred de Vigny

LIVRE MYSTIQUE. — LIVRE ANTIQUE

LIVRE MODERNE. — LES DESTINÉES. — CINQ-MARS. — STELLO

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

DAPHNÉ. — QUITTE POUR LA PEUR. — CHATTERTON

JOURNAL D'UN POÈTE. — CORRESPONDANCE

APPENDICE

NOTICE PAR JEAN DE GOURMONT

AVEC UN PORTRAIT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—  
MCMXIV

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1. 01

PQ  
2474  
Ab  
1914

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous  
pays.

## ALFRED DE VIGNY

Alfred de Vigny est peut-être, dans le grand triumvirat romantique, celui qui représente le plus purement le romantisme : il est romantique de race et non d'influence, et c'est lui qui, à l'orchestre, donne le ton à Hugo.

Romantique de race ! Le romantisme fut, en effet, un état physiologique, une sorte de neurasthénie de la sensibilité ébranlée par la Terreur. Vigny fut un des plus sincères et des plus curieux malades de cette maladie du siècle, et son œuvre, une hautaine et impuissante réaction contre cette faiblesse. On sait maintenant que les romantiques furent des vaincus qui exaltèrent leur défaite. Vigny, lui, transmua cette défaillance en une sorte de scepticisme encore ému et inquiet : la Bible ne fut pas seulement pour lui, en effet, comme pour Hugo, un dictionnaire d'images ; il venait brouter là, aux étapes de la vie, l'herbe amère du sacrifice. Chez lui, le janséniste, de vieille souche, a résisté à toutes les cultures, et, ce paganisme qui l'a tant troublé

philosophiquement (on en perçoit la hantise déjà nietzschéenne dans *Daphné*), et même poétiquement à travers Chénier, il n'a, malgré tout, réussi qu'à le janséniser. Derrière toutes les négations hautaines de Vigny, il y a le Dieu d'*Athalie*.

On n'a pas assez dit combien l'œuvre de Vigny était racinienne dans sa forme et dans sa pensée : c'est le même art et c'est le même cruel mysticisme, dont la source vient directement de Port-Royal. C'est par Vigny que se continue cette tradition littéraire. A côté de lui, Hugo apparaît comme un parvenu qui s'est trouvé une généalogie littéraire dans Chateaubriand.

Dans *Moïse*, dans *Eloa* et jusque dans *les Destinées*, on trouverait des vers d'une facture purement racinienne; si bien que cette révolution poétique dont Vigny fut un des initiateurs est la vraie et directe continuation du classicisme.

C'est dans *le Journal d'un Poète* que Vigny nous a laissé la confession de sa vie et l'expression de sa philosophie. Car, aventure presque unique, ce poète est un penseur, et ses poèmes satisfont davantage notre intelligence que notre sensibilité. Dans chacune de ses poésies, une idée est enfermée, comme une goutte de sang dans une pierre transparente. A ce point de vue, Vigny est le premier des symbolistes et les poètes de cette école l'ont toujours reconnu comme leur maître. Ce poète

est un philosophe ! il est même plus philosophe que poète : la gloire, il a cru longtemps en elle, a-t-il écrit, mais « réfléchissant que l'auteur du *Lao-tseou* est inconnu, j'ai vu la vanité ».

« Il y a, d'ailleurs, en moi, ajoute-t-il, quelque chose de plus puissant pour me faire écrire, le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue... L'extase morale est supérieure à l'extase physique. »

Ce que Vigny appelle ici le bonheur de l'inspiration serait plutôt le plaisir de la pensée. L'art pour Vigny était le moyen de fixer ses idées le plus exactement possible, sans les noyer dans un océan d'images selon la méthode de Victor Hugo. Il a écrit que le silence était la poésie même pour lui : « Eh quoi ! ma pensée n'est-elle pas assez belle par elle-même pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons ! » C'est exagéré, puisqu'il n'y a pas de pensée sans les mots, mais il y a une sorte de dépit dans cette comparaison de sa pensée nette, d'une ligne pure et logique, et de la difficulté de la dessiner avec des mots. Il faut dire que Vigny vit dans l'abstrait, et que beaucoup de ses pensées ne découvrirent jamais leur voile, même pour lui.

Délire ! extase ! je crois bien qu'aucun démon secret ne le poussa à faire des vers. La poésie était

seulement pour lui un art plus parfait, plus difficile. Son honnêteté intellectuelle lui reprochait même le mensonge de la rime qui fait dévier la pensée : « Lorsqu'on fait des vers en regardant une pendule, on a honte du temps que l'on perd à chercher une rime qui ait la bonté de ne pas trop nuire à l'idée. » Serait-ce un blasphème d'insinuer que les poèmes philosophiques de Vigny auraient pu, auraient dû peut-être, être écrits en prose ? Vigny n'est pas un poète, au sens spontané du mot ; le vers ne s'impose pas à sa pensée ; il le lui impose. Baudelaire, qui descend de Vigny, littérairement, sera, lui aussi, un poète philosophe qui imposera le vers et le rythme à sa pensée.

On trouvera dans ce volume l'essentiel de l'œuvre de Vigny ; presque tous ses poèmes, car ce grand poète a écrit peu de vers ; — les épisodes les plus célèbres de ses trop longs romans, *Cinq-Mars* et *Stello*, et un fragment de *Daphné*, ouvrage auquel il pensa et travailla longtemps, mais qui n'est pas au point ; — les pages les plus caractéristiques et vraiment d'une gravité très belle de *Grandeur et Servitude militaires* ; — une comédie psychologique qui précéda et inspira le théâtre de Musset : *Quitte pour la peur*, théâtre de bon ton où l'on est un peu surpris d'entendre parler d'une façon si pure et si nuancée, aujourd'hui où les pièces de théâtre semblent écrites par des domesti-

ques qui ont écouté aux portes du salon ; — les dernières scènes de *Chatterton*, dont Vigny a voulu faire le symbole du poète maudit et de lui-même : sa conception subsiste encore.

Les lettres à Marie Dorval nous diront encore la qualité de sa passion et nous révéleront le Vigny secret d'une tendresse si profonde et si sincère. Il était de ces hommes hautains et orgueilleux qui ne croient pas s'humilier en agenouillant leur orgueil aux pieds d'une femme. Mais son adoration se fit tyrannique, obsédante, et lassà l'idole. Il est trop facile de reprocher à Marie Dorval de n'avoir pas su préserver le cœur de Vigny du désespoir : il fut lui-même son propre bourreau. Son intelligence avait bien compris qu' « on ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur », mais sa sensibilité s'obstinait à vouloir envahir et submerger cette âme. Vigny se retrouva seul avec sa tristesse, mais son orgueil blessé se releva et il prit désormais l'attitude de son Moïse, isolé dans sa propre grandeur, génie qui ne peut communier avec les mortels :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire !

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Il s'endormit du sommeil de la mort, sans espoir et sans désespoir, assuré que son œuvre était bon. De petits esprits, qui veulent tout ramener dans leur cercle étroit, ont parlé de la conversion de Vigny

rétrécissant ainsi à la fois son cerveau et sa philosophie. Nul, au contraire, n'eut plus nettement que lui la notion de l'identité de toutes les religions, et s'il fut respectueux des rites et des gestes de la religion de sa race, s'il fit en mourant le signe de la croix, il ne faut pas oublier qu'il a écrit, dans la maturité de sa pensée :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.

JEAN DE GOURMONT.

# POÉSIES

## *LIVRE MYSTIQUE*

### MOÏSE

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes  
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,  
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,  
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.  
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.  
Du stérile Nébo gravissant la montagne,  
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,  
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.  
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;  
Puis, au-delà des monts que ses regards parcourent,  
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,  
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;  
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale  
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;  
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,  
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;  
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,  
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes ;  
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,  
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.  
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,  
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.

Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,  
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,  
Pressés au large pied de la montagne sainte,  
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon  
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.  
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables  
Et balance sa perle au sommet des érables,  
Prophète centenaire, environné d'honneur,  
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.  
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,  
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,  
Lorsque son front perça le nuage de Dieu  
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,  
L'encens brûla partout sur les autels de pierre.  
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,  
A l'ombre du parfum par le soleil doré,  
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;  
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,  
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,  
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,  
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,  
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?  
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?  
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —  
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?  
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.  
Voilà que son pied touche à la terre promise.

De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,  
 Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;  
 Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,  
 Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,  
 Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo  
 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?  
 Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !  
 Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.  
 J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;  
 L'avenir à genoux adorera mes lois ;  
 Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,  
 La mort trouve à ma voix une voix prophétique,  
 Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,  
 Ma main fait et défait les générations. —  
 Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,  
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,  
 Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.  
 Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;  
 Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,  
 Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,  
 Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »  
 J'impose mes deux mains sur le front des nuages  
 Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;  
 J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;  
 Je renverse les monts sous les ailes des vents ;  
 Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;  
 Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,  
 Et la voix de la mer se tait devant ma voix.  
 Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,  
 J'élève mes regards, votre esprit me visite ;

La terre alors chancelle et le soleil hésite,  
 Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —  
 Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;  
 Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,  
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,  
 Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger : »  
 Et les yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,  
 Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.  
 J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;  
 Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.  
 M'enveloppant alors de la colonne noire,  
 J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,  
 Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »  
 Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,  
 Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,  
 L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;  
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,  
 Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux,  
 O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,  
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux.  
 Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux ;  
 Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage  
 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,  
 Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,  
 Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.  
 Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —  
 Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,  
 Josué s'avavançait pensif, et pâissant,  
 Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

## ÉLOA

OU LA SŒUR DES ANGES

*Mystère.*

C'est le serpent, dit-elle ; je l'ai  
écouté, et il m'a trompée.

*Genèse.*

## I

## NAISSANCE

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps  
Où le Médiateur sauvait ses habitants.  
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,  
Jésus avait quitté les murs de Béthanie ;  
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,  
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,  
Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,  
Ou du Samaritain disait la parabole,  
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,  
Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur ;  
Et, de là, poursuivant sa paisible conquête,  
De la Chananéenne écoutait la requête,  
A la fille sans guide enseignait ses chemins,  
Puis aux petits enfants il imposait les mains.  
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,  
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,  
Et tous lui consacrant des larmes pour adieu,  
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.  
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,  
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,

Abandonnant sa ville et subissant l'Édit,  
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée  
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée :  
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,  
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.  
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?  
Il partit dans la nuit ; sa marche<sup>9</sup> était suivie  
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,  
Chez qui dans ses périls il s'était retiré.  
C'étaient Marthe et Marie ; or, Marie était celle  
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.  
Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : « Il dort. »  
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,  
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,  
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !  
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,  
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,  
Et comme une merveille au Ciel même étonnante,  
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.  
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant  
Émut et fit briller l'ineffable présent ;  
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,  
Donna l'âme et la vie à la divine essence.  
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil  
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,  
On vit alors du sein de l'urne éblouissante,  
S'élever une forme et blanche et grandissante,  
Une voix s'entendit qui disait : « Éloa ! »  
Et l'Ange apparaissant répondit : « Me voilà. »

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,  
Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple ;

Son beau front est serein et pur comme un beau lis,  
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;  
Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,  
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,  
Comme on voit la comète errante dans les cieux  
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux ;  
Une rose aux lueurs de l'aube matinale  
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ;  
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,  
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.  
Ses ailes sont d'argent ; sous une pâle robe,  
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,  
Et son sein agité, mais à peine aperçu,  
Soulève les contours du céleste tissu.  
C'est une femme aussi, c'est une Ange charmante ;  
Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante,  
Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,  
Unit sa pure essence en de saintes amours :  
L'Archange Raphaël, lorsqu'il vint sur la Terre,  
Sous le berceau d'Eden conta ce doux mystère.  
Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux  
N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.  
Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,  
Les tendres Séraphins, Dieux des amours fidèles,  
Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,  
Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,  
Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,  
Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,  
Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,  
Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,  
Abaisèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,  
Et les Vierges ses sœurs, s'unissant en cortège,  
Comme autour de la Lune on voit les feux du soir,  
Sè tenant par la main, coururent pour la voir.

Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture ;  
 Et des fleurs qu'au ciel seul fit germer la nature,  
 Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,  
 Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

« Heureux, chantaient alors des voix incomparables,  
 « Heureux le monde offert à ses pas secourables !  
 « Quand elle aura passé parmi les malheureux,  
 « L'esprit consolateur se répandra sur eux.  
 « Quel globe attend ses pas ? Quel siècle la demande !  
 « Naîtra-t-il d'autres cieus afin qu'elle y commande ? »

Un jour... (Comment oser nommer du nom de jour  
 Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour ?  
 Des langages humains défiant l'indigence,  
 L'Éternité se voile à notre intelligence,  
 Et pour nous faire entendre un de ces courts instants,  
 Il faut chercher pour eux un nom parmi les Temps.)  
 Un jour les habitants de l'immortel empire,  
 Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.  
 « Eloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous :  
 « Un Ange peut tomber ; le plus beau de nous tous  
 « N'est plus ici : pourtant dans sa vertu première  
 « On le nommait *celui qui porte la lumière* ;  
 « Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,  
 « Aux astres il portait tous les ordres de Dieu ;  
 « La Terre consacrait sa beauté sans égale,  
 « Appelant *Lucifer* l'étoile matinale,  
 « Diamant radieux, que sur son front vermeil,  
 « Parmi ses cheveux d'or a posé le Soleil.  
 « Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,  
 « Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,  
 « Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,  
 « Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieus ;

« La mort est dans les mots que prononce sa bouche ;  
« Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche ;  
« Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits ;  
« Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.  
« Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,  
« Nul Ange n'oserait vous conter son histoire,  
« Aucun Saint n'oserait dire une fois son nom. »  
Et l'on crut qu'Eloa le maudirait ; mais non,  
L'effroi n'altéra point son paisible visage,  
Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.  
Son premier mouvement ne fut pas de frémir,  
Mais plutôt d'approcher comme pour secourir ;  
La tristesse apparut sur sa lèvre glacée  
Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée ;  
Elle apprit à rêver, et son front innocent  
De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant ;  
Une larme brillait auprès de sa paupière.  
Heureux ceux dont le cœur verse ainsi la première !

Un Ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,  
Et poursuivent les grands dans la pompe des cours ;  
Mais au sein des banquets, parmi la multitude,  
Un homme qui gémit trouve la solitude ;  
Le bruit des Nations, le bruit que font les Rois,  
Rien n'éteint dans son cœur une plus forte voix.  
Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges !  
Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges !  
Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,  
Etoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,  
Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,  
Délices du Nebel, senteur du Cinnamome,  
Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums,  
Pour un Ange attristé devenaient importuns ;  
Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,

Car rien n'y répondait à son âme attendrie,  
 Et soit lorsque Dieu même, appelant les Esprits,  
 Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,  
 Et montrait dans les cieux, foyer de la naissance,  
 Les profondeurs sans nom de sa triple puissance ;  
 Soit quand les Chérubins représentaient entre eux  
 Ou les actes du Christ ou ceux des Bienheureux,  
 Et répétaient au ciel chaque nouveau Mystère  
 Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la Terre,  
 La crèche offerte aux yeux des Mages étrangers,  
 La famille au désert, le salut des Bergers :  
 Eloa s'écartant de ce divin spectacle,  
 Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle,  
 Cherchait quelque nuage où, dans l'obscurité,  
 Elle pourrait du moins rêver en liberté.

Les Anges ont des nuits comme la nuit humaine.  
 Il est dans le Ciel même une pure fontaine ;  
 Une eau brillante y court sur un sable vermeil.  
 Quand un Ange la puise, il dort, mais d'un sommeil  
 Tel que le plus aimé des amants de la terre  
 N'en voudrait pas quitter le charme solitaire,  
 Pas même pour revoir dormant auprès de lui  
 La beauté dont la tête a son bras pour appui.  
 Mais en vain Eloa s'abreuvait dans son onde,  
 Sa douleur inquiète en était plus profonde ;  
 Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait  
 Un Ange malheureux qui de loin l'implorait.  
 Les Vierges quelquefois pour connaître sa peine,  
 Formant une prière inentendue et vaine,  
 L'entouraient et, prenant ces soins qui font souffrir  
 Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,  
 Et de quel prix serait son éternelle vie,  
 Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie ;

Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin  
Les regards d'un Archange ou ceux d'un Séraphin.  
Eloa répondait une seule parole :  
« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.  
« On dit qu'il en est un... » Mais détournant leurs pas,  
Les Vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne  
Regarde autour de soi la céleste campagne,  
Etend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs  
Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,  
Bercé sous les bambous et la longue liane,  
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,  
Sort de son lit de fleurs l'éclatant Colibri ;  
Une verte émeraude a couronné sa tête,  
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,  
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur ;  
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur ;  
Il promène en des lieux voisins de la lumière  
Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;  
Sous son abri sauvage étonnant le ramier,  
Le hardi voyageur visite le palmier.  
La plaine des parfums est d'abord délaissée ;  
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,  
Et de tous les festins croit trouver les apprêts  
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès ;  
Mais les bois sont trop grands pour les ailes naissantes,  
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes ;  
Sur la verte savane il descend les chercher ;  
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher  
L'effarouchent bien moins que les forêts arides.  
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,

La nonpareille au fond de ces chastes prisons,  
Et la fraise embaumée au milieu des gazons.

C'est ainsi qu'Eloa, forte dès sa naissance,  
De son aile argentée essayant la puissance,  
Passant la blanche voie où des feux immortels  
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,  
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,  
Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,  
Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,  
Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

L'Ether a ses degrés, d'une grandeur immense,  
Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence.  
Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,  
Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,  
Il trouve un air moins pur; là passent des nuages,  
Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,  
Comme une garde agile, et dont la profondeur  
De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.  
Mais après nos soleils et sous les atmosphères  
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,  
L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné  
Par un noir tourbillon lentement entraîné.  
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,  
Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue;  
Et, lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,  
On devine le vide impalpable et son fond.  
Jamais les purs Esprits, enfants de la lumière,  
De ces trois régions n'atteignent la dernière.  
Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin  
Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.  
Même les Chérubins, si forts et si fidèles,  
Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,

Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,  
De tomber jusqu'au fond des Chaos ténébreux.  
Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?  
Du rire des Démons l'inextinguible offense,  
Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,  
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.  
Péril plus grand ! peut-être il lui faudrait entendre  
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,  
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux  
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.  
Et même en lui prêtant une oreille attendrie,  
Il pourrait oublier la céleste patrie,  
Se plaire sous la nuit, et dans une amitié  
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.  
Et comment remonter à la voûte azurée,  
Offrant à la lumière éclatante et dorée  
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,  
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,  
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues  
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,  
Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,  
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré ?

Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages,  
Les Anges de ces lieux redoutent les passages.

C'était là cependant, sur la sombre vapeur,  
Que la Vierge Eloa se reposait sans peur :  
Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,  
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.  
Quelques mondes punis semblaient se consoler ;  
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.  
S'il arrivait ainsi qu'en ces routes nouvelles  
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,

Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,  
 Les rivaux s'embrassaient avec étonnement;  
 Tous les poignards tombaient oubliés par la haine;  
 Le captif souriant marchait seul et sans chaîne;  
 Le criminel rentrait au temple de la loi;  
 Le proscrit s'asseyait au palais de son Roi;  
 L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie;  
 Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie;  
 Et surpris d'un bonheur rare chez les mortels,  
 Les amants séparés s'unissaient aux autels.

## II

## SÉDUCTION

Souvent parmi les monts qui dominant la terre  
 S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire;  
 L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir  
 Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir.  
 Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,  
 De l'urne, au fond des eaux, plongé la frêle argile,  
 Elle y demeure oisive, et contemple longtemps  
 Ce magique tableau des astres éclatants,  
 Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,  
 D'un bandeau qu'envîraient les cheveux d'une Reine.  
 Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux,  
 La Vierge, en se penchant, croyait voir d'autres Cieux.  
 Ses regards, éblouis par des Soleils sans nombre,  
 N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre;  
 Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus  
 Tels que des froids marais les éclairs onduleux;  
 Ils fuyaient, revenaient, puis s'échappaient encore;  
 Chaque étoile semblait poursuivre un météore;  
 Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger,

Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.  
Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie  
Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie :  
Tel est le choc plaintif et le son vague et clair  
Des cristaux suspendus au passage de l'air,  
Pour que, dans son palais, la jeune Italienne  
S'endorme en écoutant la harpe Eolienne.  
Ce bruit lointain devint un chant surnaturel,  
Qui parut s'approcher de la fille du Ciel ;  
Et ces feux réunis furent comme l'aurore  
D'un jour inespéré qui semblait près d'éclorre.  
A sa lueur de rose un nuage embaumé  
Montait en longs détours dans un air enflammé,  
Puis lentement forma sa couche d'ambroisie,  
Pareille à ces divans où dort la molle Asie.  
Là, comme un Ange assis, jeune, triste et charmant,  
Une forme céleste apparut vaguement.

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse,  
En bondissant parcourt sa montagne brumeuse,  
Et chasse un daim léger que son cor étonna,  
Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona ;  
Franchit les rocs mousseux, dans les gouffres s'élance,  
Pour passer le torrent aux arbres se balance,  
Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins  
Jusqu'à la neige encor vierge des pas humains.  
Mais bientôt, s'égarant au milieu des nuages,  
Il cherche les sentiers voilés par les orages ;  
Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,  
S'il a vu, dans la nue et ses vagues réseaux,  
Passer le plaid léger d'une Ecossaise errante,  
Et s'il entend sa voix dans les échos mourante,  
Il s'arrête enchanté, car il croit que ses yeux  
Viennent d'apercevoir la sœur de ses aïeux,

Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse,  
Sous ses doigts transparents la harpe vaporeuse ;  
Il cherche alors comment Ossian la nomma,  
Et, debout sur sa roche, appelle Evir-Coma.

Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,  
De l'Ange ténébreux la forme encor lointaine,  
Et des enchantements non moins délicieux  
De la Vierge céleste occupèrent les yeux.  
Comme un cygne endormi qui, seul, loin de la rive,  
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,  
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait  
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.  
Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,  
Enchantait les regards des teintes de l'opale.  
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau ;  
C'était une couronne ou peut-être un fardeau :  
L'or en était vivant comme ces feux mystiques  
Qui, tournoyants, brûlaient sur des trépieds antiques.  
Son aile était ployée, et sa faible couleur  
De la brume des soirs imitait la pâleur.  
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce  
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse ;  
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,  
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.  
Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,  
Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,  
Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,  
D'un geste impatient accuse tous ses pas.  
Son front est inquiet ; mais son regard s'abaisse,  
Soit que, sachant des yeux la force enchanteresse,  
Il veuille ne montrer d'abord que par degrés  
Leurs rayons caressants encor mal assurés,  
Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme

Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.  
 Tel que dans la forêt le doux vent du matin  
 Commence ses soupirs par un bruit incertain  
 Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde ;  
 Élevant lentement sa voix douce et profonde,  
 Et prenant un accent triste comme un adieu,  
 Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :

« D'où viens-tu, bel Archange ? où vas-tu ? quelle voie  
 « Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie ?  
 « Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,  
 « Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil ;  
 « Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,  
 « Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale ;  
 « Partager la rosée aux calices des fleurs,  
 « Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs ?  
 « Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes,  
 « Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes ;  
 « De venir comme un rêve en leurs bras te poser,  
 « Et de leur apporter un fils dans un baiser ?  
 « Tels sont tes doux emplois, si du moins j'en veux croire  
 « Ta beauté merveilleuse et tes rayons de gloire.  
 « Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant  
 « Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant ?  
 « Ah ! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,  
 « Conduiras mes Païens sous les eaux du baptême ;  
 « Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant  
 « Le regard d'une vierge ou la voix d'un enfant.  
 « Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :  
 « Mais, s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux ton maître ;  
 « C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,  
 « Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.  
 « Chaste beauté ! viens-tu me combattre ou m'absoudre ?  
 « Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,

« Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi  
 « Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. »

Ainsi l'Esprit parlait. A sa voix caressante,  
 Prestige préparé contre une âme innocente,  
 A ces douces lueurs, au magique appareil  
 De cet Ange si doux, à ses frères pareil,  
 L'habitante des Cieux, de son aile voilée,  
 Montait en reculant sur sa route étoilée,  
 Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux  
 Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.  
 Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,  
 Autant que la colombe en deux jours de voyage  
 Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour  
 D'où la sultane envoie une lettre d'amour :  
 Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée ;  
 Et, dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,  
 L'ennemi séducteur continua tout bas :

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.  
 « Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,  
 « Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,  
 « Dans les liens des corps, attrait mystérieux,  
 « Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.  
 « C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes ;  
 « La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges ;  
 « Je leur donne des nuits qui consolent des jours,  
 « Je suis le Roi secret des secrètes amours.  
 « J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,  
 « Comme le papillon sur ses ailes poudreuses  
 « Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,  
 « Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.  
 « J'ai pris au Créateur sa faible créature ;  
 « Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :

« Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,  
« Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil ;  
« Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre  
« Là volupté des soirs et les biens du mystère.

« Es-tu venue, avec quelques Anges des cieus,  
« Admirer de mes nuits le cours délicieux ?  
« As-tu vu leurs trésors ? Sais-tu quelles merveilles  
« Des Anges ténébreux accompagnent les veilles ?

« Sitôt que, balancé sous le pâle horizon,  
« Le soleil rougissant a quitté le gazon,  
« Innombrables Esprits, nous volons dans les ombres  
« En secouant dans l'air nos chevelures sombres :  
« L'odorante rosée alors jusqu'au matin  
« Pleut sur les orangers, le lilas et le thym.  
« La Nature, attentive aux lois de mon empire,  
« M'accueille avec amour, m'écoute et me respire ;  
« Je redeviens son âme, et, pour mes doux projets,  
« Du fond des éléments j'évoque mes sujets.  
« Convive accoutumé de ma nocturne fête,  
« Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.  
« Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol,  
« S'élance, le premier, l'éloquent rossignol ;  
« Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,  
« De mon heure chérie annonce la venue ;  
« Il vante mon approche aux pâles alisiers,  
« Il la redit encore aux humides rosiers ;  
« Héraut harmonieux, partout il me proclame ;  
« Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.  
« Le vermisseau reluit ; son front de diamant  
« Répète auprès des fleurs les feux du firmament,  
« Et lutte de clartés avec le météore  
« Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.

« L'étoile des marais, que détache ma main,  
« Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

« Dédaignant le remords et sa triste chimère,  
« Si la Vierge a quitté la couche de sa mère,  
« Ces flambeaux naturels s'allument sous ses pas,  
« Et leur feu clair la guide et ne la trahit pas.  
« Si sa lèvre s'altère et vient près du rivage  
« Chercher comme une coupe un profond coquillage,  
« L'eau soupire et bouillonne, et devant ses pieds nus  
« Jette aux bords sablonneux la Conque de Vénus.  
« Des Esprits lui font voir de merveilleuses choses,  
« Sous les bosquets remplis de la senteur des roses;  
« Elle aperçoit sur l'herbe, où leur main la conduit,  
« Ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit,  
« Pour qui l'aube du jour aussi sera cruelle,  
« Et dont le sein modeste a des amours comme elle.  
« Le silence la suit; tout dort profondément;  
« L'ombre écoute un mystère avec recueillement.  
« Les vents, des prés voisins, apportent l'ambroisie  
« Sur la couche des bois que l'amant a choisie.  
« Bientôt deux jeunes voix murmurent des propos  
« Qui des bocages sourds animent le repos.  
« Au front de l'orme épais dont l'abri les accueille,  
« L'oiseau réveillé chante et bruit sous la feuille.  
« L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,  
« Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,  
« Et, sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,  
« La colombe de nuit languissamment roucoule.

« La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur;  
« Ce méchant qu'on accuse est un Consolateur  
« Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,  
« Le sauve par l'amour des chagrins de son être,

« Et, dans le mal commun lui-même enseveli,  
« Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli. »  
Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante,  
La rougeur colora la joue adolescente,  
Et, luttant par trois fois contre un regard impur,  
Une paupière d'or voila ses yeux d'azur.

## III

## CHÛTE

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô Mystère,  
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,  
Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,  
Rose du Paradis ! Pudeur, d'où venez-vous ?  
Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence,  
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance ;  
Au charme des vertus votre charme est égal,  
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal ;  
D'un chaste vêtement votre sein se décore :  
Ève avant le serpent n'en avait pas encore ;  
Et, si le voile pur orne votre maintien,  
C'est un voile toujours, et le crime a le sien ;  
Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière,  
Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.  
Sous ce pouvoir nouveau, la Vierge fléchissait,  
Elle tombait déjà, car elle rougissait ;  
Déjà presque soumise au joug de l'Esprit sombre,  
Elle descend, remonte, et redescend dans l'ombre.  
Telle on voit la perdrix voltiger et planer  
Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,  
Car tout son nid l'attend ; si son vol se hasarde,  
Son regard ne peut fuir celui qui la regarde...  
Et c'est le chien d'arrêt qui, sombre surveillant,  
La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.

O des instants d'amour ineffable délire !  
 Le cœur répond au cœur comme l'air à la lyre  
 Ainsi qu'un jeune amant, interprète adoré,  
 Explique le désir par lui-même inspiré,  
 Et contre la pudeur aidant sa bien-aimée,  
 Entraînant dans ses bras sa faiblesse charmée,  
 Tout enivré d'espoir, plus qu'à demi vainqueur,  
 Prononce les serments qu'elle fait dans son cœur,  
 Le prince des Esprits, d'une voix oppressée,  
 De la Vierge timide expliquait la pensée.  
 Éloa, sans parler, disait : « Je suis à toi » ;  
 Et l'Ange ténébreux dit tout bas : « Sois à moi !

« Sois à moi, sois ma sœur ; je t'appartiens moi-même.  
 « Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime,  
 « Car je t'ai vue un jour. Parmi les fils de l'air  
 « Je me mêlais, voilé comme un soleil d'hiver.  
 « Je revis une fois l'ineffable contrée,  
 « Des peuples lumineux la patrie azurée,  
 « Et n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux  
 « Où la crainte toujours siège parmi les Dieux.  
 « Toi seule m'apparus comme une jeune étoile  
 « Qui de la vaste nuit perce à l'écart le voile ;  
 « Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours,  
 « Ce que l'homme poursuit dans l'ombre de ses jours,  
 « Le dieu qui du bonheur connaît seul le mystère,  
 « Et la Reine qu'attend mon trône solitaire.  
 « Enfin, par ta présence, habile à me charmer,  
 « Il me fut révélé que je pouvais aimer.

« Soit que tes yeux, voilés d'une ombre de tristesse,  
 « Aient entendu les miens qui les cherchaient sans cesse,  
 « Soit que ton origine, aussi douce que toi,  
 « T'ait fait une patrie un peu plus près de moi,

« Je ne sais, mais, depuis l'heure qui te vit naître,  
« Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître ;  
« J'ai trois fois en pleurant passé dans l'Univers ;  
« Je te cherchais partout : dans un souffle des airs,  
« Dans un rayon tombé du disque de la lune,  
« Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,  
« Dans l'arc-en-ciel, passage aux Anges familier,  
« Ou sur le lit moelleux des neiges du glacier ;  
« Des parfums de ton vol je respirais la trace ;  
« En vain j'interrogeai les globes de l'espace,  
« Du char des astres purs j'obscurcis les essieux,  
« Je volai leurs rayons pour attirer tes yeux,  
« J'osai même, enhardi par mon nouveau délire,  
« Toucher les fibres d'or de la céleste lyre.  
« Mais tu n'entendis rien, mais tu ne me vis pas  
« Je revins à la Terre, et je glissai mes pas  
« Sous les abris de l'homme où tu reçus naissance.  
« Je croyais t'y trouver protégeant l'innocence,  
« Au berceau balancé d'un enfant endormi,  
« Rafraîchissant sa lèvre avec un souffle ami ;  
« Ou bien comme un rideau développant ton aile,  
« Et gardant contre moi, timide sentinelle,  
« Le sommeil de la Vierge aux côtés de sa sœur,  
« Qui, rêvant, sur son sein la presse avec douceur.  
« Mais seul je retournai sous ma belle demeure,  
« J'y pleurai comme ici, j'y gémis, jusqu'à l'heure  
« Où le son de ton vol m'émut, me fit trembler,  
« Comme un prêtre qui sent que son Dieu va parler. »

Il disait; et bientôt comme une jeune Reine,  
Qui rougit de plaisir au nom de souveraine,  
Et fait à ses sujets un geste gracieux,  
Du donne à leurs transports un regard de ses yeux,  
Éloa, soulevant le voile de sa tête,

Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,  
 Descend plus près de lui, se penche, et mollement  
 Contemple avec orgueil son immortel amant.  
 Son beau sein, comme un flot qui sur la rive expire,  
 Pour la première fois se soulève et soupire ;  
 Son bras, comme un lis blanc sur le lac suspendu,  
 S'approche sans effroi lentement étendu ;  
 Sa bouche parfumée en s'ouvrant semble éclore,  
 Comme la jeune rose aux faveurs de l'aurore,  
 Quand le matin lui verse une fraîche liqueur,  
 Et qu'un rayon du jour entre jusqu'à son cœur.  
 Elle parle, et sa voix dans son beau son rassemble  
 Ce que les plus doux bruits auraient de grâce ensemble ;  
 Et la lyre accordée aux flûtes dans les bois,  
 Et l'oiseau qui se plaint pour la première fois,  
 Et la mer quand ses flots apportent sur la grève  
 Les chants du soir aux pieds du voyageur qui rêve,  
 Et le vent qui se joue aux cloches des hameaux,  
 Ou fait gémir les joncs de la fuite des eaux :

« Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute ;  
 « Car, sitôt que des Cieux une âme prend la route,  
 « Comme un saint vêtement, nous voyons sa bonté  
 « Lui donner en entrant l'éternelle beauté.  
 « Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte ?  
 « Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte ?  
 « Comment avez-vous pu descendre du saint lieu ?  
 « Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu ? »

Le trouble des regards, grâce de la décence,  
 Accompagnait ces mots, forts comme l'innocence ;  
 Ils tombaient de sa bouche, aussi doux, aussi purs,  
 Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs ;

Et comme, tout nourris de l'essence première,  
Les Anges ont au cœur des sources de lumière,  
Tandis qu'elle parlait, ses ailes à l'entour,  
Et son sein et son bras répandirent le jour :  
Ainsi le diamant luit au milieu des ombres.  
L'Archange s'en effraie, et sous ses cheveux sombres  
Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis ;  
Il pense qu'à la fin des Temps évanouis  
Il lui faudra de même envisager son maître,  
Et qu'un regard de Dieu le brisera peut-être ;  
Il se rappelle aussi tout ce qu'il a souffert  
Après avoir tenté Jésus dans le désert.  
Il tremble ; sur son cœur où l'enfer recommence,  
Comme un sombre manteau jette son aile immense,  
Et veut fuir. La terreur réveillait tous ses maux.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,  
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,  
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ;  
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,  
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,  
Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,  
Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;  
Dans un fluide d'or il nage puissamment,  
Et parmi les rayons se balance un moment :  
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;  
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;  
Son aile se dépouille, et son royal manteau  
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.  
Dépossédé des airs, son poids le précipite ;  
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,  
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil  
Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.

Tel, retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,  
 L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,  
 Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :  
 « Triste amour du péché ! sombres désirs du mal !  
 « De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées !  
 « Comment ai-je connu vos ardeurs insensées.  
 « Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !  
 « Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu !  
 « Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore ;  
 « Je suis moins criminel puisque je t'aime encore ;  
 « Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas !  
 « Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !  
 « Et de moi-même à moi si grande est la distance,  
 « Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence ;  
 « Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,  
 « Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

« Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes ?  
 « Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,  
 « Prier à deux genoux devant l'antique loi,  
 « Et ne pensais jamais au delà de la foi ?  
 « L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête ;  
 « Et, des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,  
 « Je souriais, j'étais... J'aurais peut-être aimé ! »

Le Tentateur lui-même était presque charmé ;  
 Il avait oublié son art et sa victime,  
 Et son cœur un moment se reposa du crime.  
 Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :  
 « Si je vous connaissais, ô larmes des humains ! »

Ah ! si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,  
 Si sa céleste main qu'elle eût osé lui tendre  
 L'eût saisi repentant, docile à remonter...

Qui sait ? le mal peut-être eût cessé d'exister.  
Mais, sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive  
De l'Enfer décelé la douleur convulsive,  
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux ;  
Plus forte, elle parut se souvenir des Cieux,  
Et souleva deux fois ses ailes argentées,  
Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées,  
Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,  
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.  
Il la vit prête à fuir vers les cieux de lumière.  
Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,  
Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,  
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,  
Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,  
Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,  
Il rétablit la paix sur son front radieux,  
Rallume tout à coup l'audace de ses yeux,  
Et longtemps en silence il regarde et contemple  
La victime du Ciel qu'il destine à son temple ;  
Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain,  
Et s'endurcir lui-même à ce regard divin.  
Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace,  
Des coups qu'il va porter il médite la place,  
Et, pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,  
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,  
Il compose ses traits sur les désirs de l'Ange ;  
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change ;  
Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux  
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.  
La Vierge dans le Ciel n'avait pas vu de larmes,  
Et s'arrête ; un soupir augmente ses alarmes.  
Il pleure amèrement comme un homme exilé,  
Comme une veuve auprès de son fils immolé ;  
Ses cheveux dénoués sont épars ; rien n'arrête

Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.  
Eloa vient et pleure; ils se parlent ainsi :

« Que vous ai-je donc fait ? Qu'avez-vous ? Me voici.  
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.  
Combien tu me punis de m'être fait connaître !  
— J'aimerais mieux rester ; mais le Seigneur m'attend.  
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.  
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,  
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.  
— Que puis-je faire ? Hélas ! dites, faut-il rester ?  
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.  
— Mais quel don voulez-vous ? — Le plus beau, c'est nous-mêmes.  
Viens ! — M'exiler du Ciel ? Qu'importe, si tu m'aimes ?  
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal  
Se confondront pour nous et le bien et le mal.  
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes  
A présenter son sein pour y cacher des larmes.  
Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai,  
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.  
Comme l'aube et la lune au couchant reposée  
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée  
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs  
Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs,  
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,  
Non moins étroitement nous unirons nos âmes.  
— Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux ? »

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,  
Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges,  
On entendit ces mots que répétaient des Anges :  
« Gloire dans l'Univers, dans les Temps, à celui  
« Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui. »  
Les Cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.

Deux fois encor levant sa paupière infidèle,  
Promenant des regards encore irrésolus,  
Elle chercha ses Cieux qu'elle ne voyait plus.

Des Anges au Chaos allaient puiser des mondes.  
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,  
Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,  
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.  
Des plaintes, des douleurs, des réponses cruelles,  
Se mêlaient dans la flamme aux battement des ailes.

« Où me conduisez-vous, bel Ange ? — Viens toujours.  
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours !  
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne ?  
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.  
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu !  
Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu !  
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.  
— Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime.  
— Seras-tu plus heureux ? du moins, es-tu content ?  
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan. »

Écrit en 1823, dans les Vosgès.

## LIVRE ANTIQUE

### LA FEMME ADULTÈRE

L'adultère attend le soir, et se dit :  
« Aucun œil ne me verra » ; et il se  
cache le visage, car la lumière est  
pour lui comme la mort.

*Job, ch. XXIV, v. 15-17.*

#### I

« Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe ;  
« L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre  
« Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis.  
« J'ai placé sur mon front et l'or et le lapis ;  
« Venez, mon bien-aimé, m'enivrer de délices  
« Jusqu'à l'heure où le jour appelle aux sacrifices.  
« Aujourd'hui que l'époux n'est plus dans la cité,  
« Au nocturne bonheur soyez donc invité ;  
« Il est allé bien loin. » — C'était ainsi, dans l'ombre,  
Sur les toits aplanis et sous l'oranger sombre,  
Qu'une femme parlait, et son bras abaissé  
Montrait la porte étroite à l'amant empressé.  
Il a franchi le seuil où le cèdre s'entr'ouvre,  
Et qu'un verrou secret rapidement recouvre ;  
Puis ces mots ont frappé le cyprès des lambris :  
« Voilà ces yeux si purs dont mes yeux sont épris !  
« Votre front est semblable au lis de la vallée ;  
« De vos lèvres toujours la rose est exhalée :

« Que votre voix est douce et douces vos amours !  
 « Oh ! quittez ces colliers et ces brillants atours !  
 « — Non ; ma main veut tarir cette humide rosée  
 « Que l'air sur vos cheveux a longtemps déposée :  
 « C'est pour moi que ce front s'est glacé sous la nuit !  
 « — Mais ce cœur est brûlant, et l'amour l'a conduit !  
 « Me voici devant vous, ô belle entre-les belles !  
 « Qu'importent les dangers ? que sont les nuits cruelles  
 « Quand du palmier d'amour le fruit va se cueillir,  
 « Quand sous-mes doigts tremblants je le sens tressaillir ?  
 « — Oui... Mais d'où vient ce cri, puis ces pas sur la pierre ?  
 « — C'est un des fils d'Aaron qui sonne la prière.  
 « Et quoi ! vous pâlissez ! Que le feu du baiser  
 « Consume nos amours qu'il peut seul apaiser,  
 « Qu'il vienne remplacer cette crainte farouche,  
 « Et fermer au refus la pourpre de ta bouche !... »

On n'entendit plus rien, et les feux abrégés  
 Dans les lampes d'airain moururent négligés.

## II

Quand le soleil levant embrasa la campagne  
 Et les verts oliviers de la sainte montagne,  
 A cette heure paisible où les chameaux poudreux  
 Apportent du désert leur tribut aux Hébreux ;  
 Tandis que, de sa tente ouvrant la blanche toile,  
 Le pasteur qui de l'aube a vu pâlir l'étoile  
 Appelle sa famille au lever solennel,  
 Et salue en ses chants le jour et l'Éternel ;  
 Le séducteur, content du succès de son crime,  
 Fuit l'ennui des plaisirs et sa jeune victime.  
 Seule, elle reste assise, et son front sans couleur  
 Du remords qui s'approche a déjà la pâleur ;

Elle veut retenir cette nuit, sa complice,  
Et la première aurore et son premier supplice :  
Elle vit tout ensemble et la faute et le lieu,  
S'étonna d'elle-même et douta de son Dieu,  
Elle joignit les mains, immobile et muette,  
Ses yeux toujours fixés sur la porte secrète ;  
Et semblable à la mort, seulement quelques pleurs  
Montraient encor sa vie en montrant ses douleurs.  
Telle Sodome a vu cette femme imprudente  
Frappée au jour où Dieu versa la pluie ardente,  
Et, brûlant d'un seul feu deux peuples détestés,  
Éteignit leur palais dans des flots empestés :  
Elle voulut, bravant la céleste défense,  
Voir une fois encor les lieux de son enfance,  
Ou, peut-être, écoutant un cœur ambitieux,  
Surprendre d'un regard le grand secret des cieux ;  
Mais son pied tout à coup, à la fuite inhabile,  
Se fixe ; elle pâlit sous un sel immobile,  
Et le juste vieillard, en marchant vers Ségor,  
N'entendit plus ses pas qu'il écoutait encor.

Tel est le front glacé de la Juive infidèle.  
Mais quel est cet enfant qui paraît auprès d'elle ?  
Il voit des pleurs, il pleure, et, d'un geste incertain,  
Demande, comme hier, le baiser du matin.  
Sur ses pieds chancelants il s'avance, et, timide,  
De sa mère ose enfin presser la joue humide.  
Qu'un baiser serait doux ! elle veut l'essayer ;  
Mais l'époux, dans le fils, la revient effrayer ;  
Devant ce lit, ces murs et ces voûtes sacrées,  
Du secret conjugal encore pénétrées,  
Où vient de retentir un amour criminel,  
Hélas ! elle rougit de l'amour maternel,  
Et tremble de poser, dans cette chambre austère,

Sur une bouche pure une lèvre adultère.  
 Elle voulut parler, mais les sons de sa voix,  
 Sourds et demi-formés, moururent à la fois,  
 Et sa parole éteinte et vaine fut suivie  
 D'un soupir qui sembla le dernier de sa vie.  
 Elle repousse alors son enfant étonné,  
 Tant la honte a rempli ce cœur désordonné!  
 Elle entr'ouvre le seuil, mais là tombe abattue,  
 Telle que de sa base une blanche statue.

### III

Ce jour-là des remparts, on voyait revenir  
 Un voyageur parti pour la ville de Tyr.  
 Sa suite et ses chevaux montraient son opulence.  
 Guidés nonchalamment par le fer d'une lance,  
 Fléchissaient sous leur poids, et l'onagre rayé,  
 Et l'indolent chameau, par son guide effrayé,  
 Et douze serviteurs, suivant l'étroite voie,  
 Courbaient leurs fronts brûlés sous la pourpre et la soie;  
 Et le maître disait : « Maintenant, Séphora,  
 Cherche dans l'horizon si l'époux reviendra ;  
 Elle pleure, elle dit : « Il est bien loin encore !  
 « Des feux du jour pourtant le désert se colore !  
 « Et du côté de Tyr je ne l'aperçois pas. »  
 Mais elle va courir au-devant de mes pas ;  
 Et je dirai : « Tenez, livrez-vous à la joie !  
 « Ces présents sont pour vous, et la pourpre et la soie,  
 « Et les moelleux tapis, et l'ambre précieux,  
 « Et l'acier des miroirs que souhaitaient vos yeux. »  
 Voilà ce qu'il disait, et de Sion la sainte  
 Traversait à grands pas la tortueuse enceinte.

## IV

Tout Juda cependant, aux fêtes introduit,  
 Vers le temple, en courant, se pressait à grand bruit :  
 Les vieillards, les enfants, les femmes affligées,  
 Dans les longs repentirs et les larmes plongées,  
 Et celles que frappait un mal secret et lent,  
 Et l'aveugle aux longs cris, et le boiteux tremblant,  
 Et le lépreux impur, le dégoût de la terre,  
 Tous, de leurs maux guéris racontant le mystère,  
 Aux pieds de leur Sauveur l'adoraient prosternés.  
 Lui, né dans les douleurs, roi des infortunés,  
 D'une féconde main prodiguait les miracles,  
 Et de sa voix sortait une source d'oracles :  
 De la vie avec l'homme il partageait l'ennui,  
 Venait troubler le pauvre et s'égalait à lui.  
 Quelques hommes, formés à sa divine école,  
 Nés simples et grossiers, mais forts de sa parole,  
 Le suivaient lentement, et son front sérieux  
 Portait les feux divins en bandeau glorieux.

Par ses cheveux épars une femme entraînée,  
 Qu'entoure avec clameur la foule déchaînée,  
 Paraît : ses yeux brûlants au Ciel sont dirigés,  
 Ses yeux, car de longs fers ses bras nus sont chargés.  
 Devant le fils de l'homme on l'amène en tumulte,  
 Puis, provoquant l'erreur et méditant l'insulte,  
 Les Scribes assemblés s'avancent, et l'un d'eux :  
 « Maître, dit-il, jugez de ce péché hideux ;  
 « Cette femme adultère est coupable et surprise :  
 « Que doit faire Israël de la loi de Moïse ? »  
 Et l'épouse infidèle attendait, et ses yeux  
 Semblaient chercher encor quelque autre dans ces lieux ;  
 Et la pierre à la main, la foule sanguinaire

S'appelait, la montrait : « C'est la femme adultère!  
 « Lapidez-la : déjà le séducteur est mort! »  
 Et la femme pleura. — Mais le juge d'abord :  
 « Qu'un homme d'entre vous, dit-il, jette une pierre :  
 « S'il se croit sans péché, qu'il jette la première! »  
 Il dit, et, s'écartant des mobiles Hébreux,  
 Apaisés par ces mots et déjà moins nombreux,  
 Son doigt mystérieux, sur l'arène légère,  
 Écrivait une langue aux hommes étrangère,  
 En caractères saints dans le Ciel retracés...  
 Quand il se releva, tous s'étaient dispersés.

Ecrit en 1819.

## LA DRYADE

### IDYLLE DANS LE GOUT DE THÉOCRITÉ

Πρῶτον μὲν εὐχὴ προσβέω θεῶν  
 Τῆν πρωτόματεν Γαῖαν...  
 Σίβω δὲ Νύμφας...

*Αἰσχύλος.*

Honorons d'abord la Terre, qui, la  
 première entre les Dieux, rendit ici  
 les oracles...

J'adore aussi les Nymphes.

*ESCHYLE,*

Vois-tu ce vieux tronc d'arbre aux immenses racines ?  
 Jadis il s'anima de paroles divines ;  
 Mais par les noirs hivers le chêne fut vaincu,  
 Et la Dryade aussi, comme l'arbre, a vécu.  
 (Car, tu le sais, berger, ces Déesses fragiles,  
 Envieuses des jeux et des danses agiles,

Sous l'écorce d'un bois où les fixa le sort,  
 Reçoivent avec lui la naissance et la mort.)  
 Celle dont la présence enflamma ces bocages  
 Répondait aux pasteurs du sein des verts feuillages,  
 Et, par des bruits secrets, mélodieux et sourds,  
 Donnait le prix du chant ou jugeait les amours.  
 Bathylle aux blonds cheveux, Ménalque aux noires tresses  
 Un jour lui racontaient leurs rivales tendresses.  
 L'un parait son front blanc de myrte et de lotus ;  
 L'autre, ses cheveux bruns de pampres revêtus,  
 Offrait à la Dryade une coupe d'argile ;  
 Et les roseaux chantants enchaînés par Bathylle,  
 Ainsi que le dieu Pan l'enseignait aux mortels,  
 S'agitaient, suspendus aux verdoyants autels.  
 J'entendis leur prière, et de leur simple histoire  
 Les Muses et le temps m'ont laissé la mémoire.

## MÉNALQUE

O déesse propice ! écoute, écoute-moi !  
 Les Faunes, les Sylvains dansent autour de toi,  
 Quand Bacchus a reçu leur bruyant sacrifice ;  
 Ombrage mes amours, ô Déesse propice !

## BATHYLLE

Dryade du vieux chêne, écoute mes aveux !  
 Les vierges, le matin, dénouant leurs cheveux,  
 Quant du brûlant amour la saison est prochaine,  
 T'adorent ; je t'adore, ô Dryade du chêne !

## MÉNALQUE

Que Liber protecteur, père des longs festins,  
 Entoure de ses dons tes champêtres destins,  
 Et qu'en écharpe d'or la vigne tortueuse  
 Serpente autour de toi, fraîche et voluptueuse !

## BATHYLLE

Que Vénus te protège et t'épargne ses maux,  
 Qu'elle anime, au printemps, tes superbes rameaux ;  
 Et si de quelque amour, pour nous mystérieuse,  
 Le charme te liait à quelque jeune yeuse,  
 Que ses bras délicats et ses feuillages verts  
 A tes bras amoureux se mêlent dans les airs !

## MÉNALQUE

Ida ! j'adore Ida, la légère bacchante :  
 Ses cheveux noirs, mêlés de grappes et d'acanthé,  
 Sur le tigre, attaché par une griffe d'or,  
 Roulent abandonnés ; sa bouche rit encor  
 En chantant Évoë ; sa démarche chancelle ;  
 Ses pieds nus, ses genoux que la robe décèle,  
 S'élancent, et son œil, de feux étincelant,  
 Brille comme Phébus sous le signe brûlant.

## BATHYLLE

C'est toi que je préfère, ô toi, vierge nouvelle,  
 Que l'heure du matin à nos désirs révèle !  
 Quand la lune au front pur, reine des nuits d'été,  
 Verse au gazon bleuâtre un regard argenté,  
 Elle est moins belle encor que ta paupière blonde,  
 Qu'un rayon chaste et doux sous son long voile inonde.

## MÉNALQUE

Si le fier léopard, que les jeunes Sylvains  
 Attachent rugissant au char du Dieu des vins,  
 Voit amener au loin l'inquiète tigresse  
 Que les Faunes, troublés par la joyeuse ivresse,  
 N'ont pas su dérober à ses regards brûlants,

Il s'arrête, il s'agite, et de ses cris roulants  
 Les bois sont ébranlés ; de sa gueule béante,  
 L'écume coule à flots sur une langue ardente ;  
 Furieux, il bondit, il brise ses liens,  
 Et le collier d'ivoire et les jougs phrygiens :  
 Il part, et, dans les champs qu'écrasent ses caresses,  
 Prodigue à ses amours de fougueuses tendresses.  
 Ainsi, quand tu descends des cimes de nos bois,  
 Ida ! lorsque j'entends ta voix, ta jeune voix,  
 Annoncer par des chants la fête bacchanale,  
 Je laisse les troupeaux, la bêche matinale,  
 Et la vigne et la gerbe où mes jours sont liés :  
 Je pars, je cours, je tombe et je brûle à tes pieds.

## BATHYLLE

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,  
 Elle sort de l'étang, encor toute mouillée,  
 Et, se montrant au jour avec un cri joyeux,  
 Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux ;  
 Puis, sur le pâle saule, avec lenteur voltige,  
 Interroge avec soin le bouton et la tige ;  
 Et, sûre du printemps, alors, et de l'amour,  
 Par des cris triomphants célèbre leur retour.  
 Elle chante sa joie aux rochers, aux campagnes,  
 Et, du fond des roseaux excitant ses compagnes :  
 « Venez ! dit-elle ; allons ! paraissez, il est temps !  
 Car voici la chaleur, et voici le printemps. »  
 Ainsi, quand je te vois, ô modeste bergère !  
 Fouler de tes pieds nus la riante fougère,  
 J'appelle autour de moi les pâtres nonchalants,  
 A quitter le gazon, selon mes vœux, trop lents ;  
 Et crie, en te suivant dans ta course rebelle :  
 « Venez ! oh ! venez voir comme Glycère est belle ! »

## MÉNALQUE

Un jour, jour de Bacchus, loin des jeux égaré,  
Seule je la surpris au fond du bois sacré :  
Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,  
Des feuilles sur ses traits faisaient flotter leurs ombres ;  
Lascive, elle dormait sur le thyrses brisé ;  
Une molle sueur, sur son front épuisé,  
Brillait comme la perle en gouttes transparentes,  
Et ses mains, autour d'elle, et sous le lin errantes,  
Touchant la coupe vide, et son sein tour à tour,  
Redemandaient encore et Bacchus et l'Amour.

## BATHYLLE

Je vous adjure ici, Nymphes de la Sicile,  
Dont les doigts, sous des fleurs, guident l'onde docile ;  
Vous reçûtes ses dons, alors que sous nos bois,  
Rougeâtre, elle vint pour la première fois.  
Ses bras blancs soutenaient sur sa tête inclinée  
L'amphore, œuvre divine aux fêtes destinée,  
Qu'emplit la molle poire, et le raisin doré,  
Et la pêche au duvet de pourpre coloré ;  
Des pasteurs empressés l'attention jalouse  
L'entourait, murmurant le nom sacré d'épouse ;  
Mais en vain : nul regard ne flatta leur ardeur ;  
Elle fut toute aux Dieux et toute à la pudeur.

Ici, je vis rouler la coupe aux flancs d'argile ;  
Le chêne ému tremblait, la flûte de Bathylle  
Brilla d'un feu divin ; la Dryade, un moment  
Joyeuse, fit entendre un long frémissement,  
Doux comme les échos dont la voix incertaine  
Murmure la chanson d'une flûte lointaine.

Écrit en 1815.

## LIVRE MODERNE

### DOLORIDA

*Yo amo mas a tu amor que a tu  
vida.* (Prov. espagnol.)  
J'aime mieux ton amour que ta vie.

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,  
Furtive a rallumé ces lampes solitaires?  
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.  
Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison  
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre ;  
Une aurore imprévue à minuit semble naître,  
Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent  
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant ;  
Les deux clartés à l'œil offrent partout leurs pièges,  
Caressent mollement le velours bleu des sièges,  
La soyeuse ottomane où le livre est encor,  
La pendule mobile entre deux vases d'or,  
La Madone d'argent, sous deux roses cachée,  
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

Oh! jamais dans Madrid un noble cavalier  
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier ;  
Jamais pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence,  
N'a frémi la guitare et languï la romance ;  
Jamais dans nulle église on ne vit plus beaux yeux  
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux ;  
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre

On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre  
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,  
Applaudissant, de loin, l'adroit toréador.

Mais, ô vous! qu'en secret nulle œillade attentive  
Dans ses rayons brillants ne chercha pour captive,  
Jeune foule d'amants, Espagnols à l'œil noir,  
Si sous la perle et l'or vous l'adoriez le soir,  
Qui de vous ne voudrait (dût la dague andalouse  
Le frapper au retour de sa pointe jalouse)  
Prosterner ses baisers sur ses pieds découverts,  
Ce col, ce sein d'albâtre, à l'air nocturne ouverts,  
Et ces longs cheveux noirs tombant sur son épaule,  
Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule?

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,  
Le premier que revêt le pudique matin  
Et le dernier rempart que, dans sa nuit folâtre,  
L'amour ose enlever d'une main idolâtre.  
Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui,  
Mais ses yeux sont ouverts et bien du temps a fui  
Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,  
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures,  
Que fait-il donc, celui que sa douleur attend?  
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.  
A peine chaque jour l'épouse délaissée  
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée  
Tomber seul, sans l'amour; son amour cependant  
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme!  
Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme;  
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant  
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,

Foule d'un pied volage une rose immobile,  
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.

Pourquoi Dolorida seule en ce grand palais,  
Où l'on n'entend, ce soir, ni le pied des valets,  
Ni, dans la galerie et les corridors tristes,  
Les enfantines voix des vives caméristes ?  
Trois heures cependant ont lentement sonné ;  
La voix du temps est triste au cœur abandonné ;  
Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence,  
Et la lampe luttait ; sa flamme sans puissance  
Décroissait inégale, et semblait un mourant  
Qui sur la vie encor jette un regard errant.  
A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre,  
Le crucifix penché semble agiter son ombre ;  
Un grand froid la saisit ; mais les fortes douleurs  
Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs :  
Elle reste immobile, et, sous un air paisible,  
Mord, d'une dent jalouse, une main insensible.

Que le silence est long ! Mais on entend des pas !  
La porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas !  
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure  
Qui de quelque malheur semble traîner l'augure ;  
Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,  
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.  
Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse ;  
Même sa longue épée est un poids qui le blesse.  
Tombé sur ses genoux, il parle à demi voix :

« — Je viens te dire adieu ; je me meurs, tu le vois,  
Dolorida, je meurs ! une flamme inconnue,  
Errante, est dans mon sang jusqu'au cœur parvenue.  
Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci,

Je suis tombé trois fois en revenant ici.  
Mais je voulais te voir; mais, quand l'ardente fièvre  
Par des frissons brûlants a fait trembler ma lèvre,  
J'ai dit : « Je vais mourir; que la fin de mes jours  
« Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours. »  
Alors je suis parti, ne demandant qu'une heure  
Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.  
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

— Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi ?

— O cœur inexorable ! oui, tu fus offensée !  
Mais écoute mon souffle, et sens ma main glacée ;  
Viens toucher sur mon front cette froide sueur ;  
Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur.  
Donne, oh ! donne une main ; dis mon nom. Fais entendre  
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.  
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié ;  
Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié !  
Hélas ! devant la mort montre un peu d'indulgence !

— La mort n'est que la mort et n'est pas la vengeance.

— O Dieux ! si jeune encore ! tout son cœur endurci !  
Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi !  
Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,  
Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.  
Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux  
Que ton âme apaisée entende mes aveux.  
Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche  
Jure devant ce Christ qui domine ta couche,  
Et, si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,  
Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds ;  
Je jure que jamais mon amour égarée

N'oublia loin de toi ton image adorée;  
 L'infidélité même était pleine de toi,  
 Je te voyais partout entre ma faute et moi,  
 Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes,  
 Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.  
 Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps,  
 Je fus bien criminel; mais, hélas! j'ai vingt ans.

— T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances?

— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.  
 Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs;  
 Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs;  
 Car je ne sais quel mal circule dans mes veines;  
 Mais je t'invoquais seule avec des plaintes vaines.  
 J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps  
 D'appeler ton pardon sur mes derniers instants.  
 Oh! parle; mon cœur fuit; quitte ce dur langage;  
 Qu'un regard... Mais quel est ce blanchâtre breuvage  
 Que tu bois à longs traits et d'un air insensé?

→ Le reste du poison qu'hier je t'ai versé. »

Écrit en 1823, dans les Pyrénées.

## LE COR

### I

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,  
 Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,  
 Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,  
 Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,  
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !  
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques  
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagne d'azur ! ô pays adoré !  
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,  
Cascades qui tombez des neiges entraînées,  
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,  
Dont le front est de glace et le pied de gazons !  
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre  
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,  
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;  
A ces chants cadencés autour de lui se mêle  
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,  
Se suspend immobile au sommet du rocher,  
Et la cascade unit, dans une chute immense,  
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?  
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?  
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée  
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

## II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.  
Il reste seul debout, Olivier près de lui ;

L'Afrique sur le mont l'entoure et tremble encore.  
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;

« Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents.  
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,  
« Africain, ce sera lorsque les Pyrénées  
« Sur l'Onde avec leurs corps rouleront entraînées. »

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »  
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.  
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,  
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— « Merci, cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »  
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,  
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,  
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

### III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux  
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.  
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,  
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour  
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;  
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;  
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.  
Assis nonchalamment sur un noir palefroi  
Qui marchait revêtu de housses violettes,  
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;  
 « Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.  
 « Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes  
 « Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »  
 Ici l'on entendit le son lointain du Cor. —  
 L'Empereur étonné, se jetant en arrière,  
 Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs  
 « Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,  
 « Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée  
 « Du nain vert Obéron, qui parle avec sa Fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux  
 Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.  
 Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,  
 Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland  
 « Appelle à son secours, ce doit être en mourant.  
 « Arrière, chevaliers, repassons la montagne !  
 « Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

#### IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;  
 L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux  
 Des feux mourants du jour à peine se colore.  
 A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— « Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?  
 — « J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.

« Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;  
« Le plus fort, dans sa main, élève un Cor d'ivoire,  
« Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois !

Écrit à Pau, en 1825.

## PARIS

### ÉLÉVATION

Prends ma main, Voyageur, et montons sur la tour. —  
Regarde tout en bas, et regarde à l'entour.  
Regarde jusqu'au bout de l'horizon, regarde  
Du nord au sud. Partout où ton œil se hasarde,  
Qu'il s'attache avec feu, comme l'œil du serpent  
Qui pompe du regard ce qu'il suit en rampant,  
Tourne sur le donjon qu'un parapet prolonge,  
D'où la vue à loisir sur tous les points se plonge  
Et règne, du zénith, sur un monde mouvant  
Comme l'éclair, l'oiseau, le nuage et le vent.  
Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,  
Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse?

— « Je vois un cercle noir si large et si profond,  
« Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.  
« Des collines, au loin, me semblent sa ceinture,  
« Et pourtant je ne vois nulle part la nature,  
« Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main  
« Impose à la matière en tout travail humain.  
« Je vois ces angles noirs et luisants qui, dans l'ombre,  
« L'un sur l'autre entassés, et sans ordre et sans nombre,  
« Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux.  
« — Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux,  
« Brillant sur cet abîme où l'air pénètre à peine

« Comme des diamants incrustés dans l'ébène.  
 « — Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours,  
 « Comme dans un buisson la couleuvre aux cent tours.  
 « Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,  
 « De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,  
 « De châteaux forts, de kiosks et d'aigus minarets,  
 « De formes de remparts, de jardins, de forêts,  
 « Despirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,  
 « D'obélisques, de ponts, de portes et d'arcades,  
 « Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant,  
 « Se courbe, se replie, ou se creuse ou s'étend.  
 « — Dans un brouillard de feu je crois voir ce grand rêve.  
 « La tour où nous voilà dans le cercle s'élève.  
 « En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,  
 « Que Dieu même a posé le centre du compas?  
 « Le vertige m'enivre, et sur mes yeux il pèse.  
 « Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise ? »

— Oui, c'est bien une Roue; et c'est la main de Dieu  
 Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu.  
 Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance.  
 On la nomme PARIS, le pivot de la France.  
 Quand la vivante roue hésite dans ses tours,  
 Tout hésite et s'étonne, et recule en son cours.  
 Les rayons effrayés disent au cercle : « Arrête. »  
 Il le dit à son tour aux cercles dont la crête  
 S'enchâsse dans la sienne et tourne sous sa loi.  
 L'un le redit à l'autre et l'impassible roi,  
 Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde,  
 Puise ses mouvements dans sa vigueur profonde,  
 Les communique à tous, les imprime à chacun,  
 Les impose de force, et n'en reçoit aucun.  
 Il se meut ; tout s'ébranle, et tournoie et circule ;  
 Le cœur du ressort bat, et pousse la bascule ;

L'aiguille tremble et court à grands pas ; le levier  
Monte et baisse en sa ligne et n'ose dévier.  
Tous marchent leur chemin et chacun d'eux écoute  
Le pas régulateur qui leur creuse la route.  
Il leur faut écouter et suivre ; il le faut bien :  
Car lorsqu'il arriva, dans un temps plus ancien,  
Qu'un rouage isola son mouvement diurne,  
Dans le bruit du travail demeura taciturne,  
Et brisa par orgueil sa chaîne et son ressort,  
Comme un bras que l'on coupe, il fut frappé de mort.  
Car Paris l'éternel de leurs efforts se joue,  
Et le moyeu divin tournerait sans la Roue ;  
Quand même tout voudrait revenir sur ses pas,  
Seul il irait ; lui seul ne s'arrêterait pas,  
Et tu verrais la force et l'union ravie  
Aux rayons qui partaient de son centre de vie.  
—C'est donc bien, Voyageur, une Roue en effet.  
Le vertige parfois est prophétique. — Il fait  
Qu'une Fournaise ardente éblouit ta paupière.  
C'est la Fournaise aussi que tu vois. — Sa lumière  
Teint de rouge les bords du ciel noir et profond ;  
C'est un feu sous un dôme obscur, large, et sans fond ;  
Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures  
Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures,  
Parce que l'homme y dort, là veillent des Esprits,  
Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.  
La nuit, leur lampe brûle, et, le jour, elle fume ;  
Le jour, elle a fumé : le soir, elle s'allume,  
Et toujours et sans cesse alimente les feux  
De la Fournaise d'or que nous voyons tous deux,  
Et qui, se reflétant sur la sainte coupole,  
Est du globe endormi la céleste auréole.  
Chacun d'eux courbe un front pâle, il prie, il écrit,  
Il désespère, il pleure ; il espère, il sourit ;

Il arrache son sein et ses cheveux, s'enfonce  
 Dans l'énigme sans fin dont Dieu sait la réponse,  
 Et dont l'humanité demandant son décret,  
 Tous les mille ans rejette et cherche le secret.  
 Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée  
 L'un <sup>1</sup> soutient en pleurant la croix dépossédée,  
 S'assied près d'un sépulcre et seul, comme un banni,  
 Il se frappe en disant : *Lamma Sabacthani* ;  
 Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie, il plonge  
 La couronne d'épine et la lance et l'éponge,  
 Baise le corps du Christ, le soulève, et lui dit :  
 « Reparais, roi des Juifs, ainsi qu'il est prédit ;  
 Viens, ressuscite encore aux yeux du seul apôtre.  
 L'Église meurt : renais dans sa cendre et la nôtre,  
 Règne, et sur les débris des schismes expiés,  
 Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds. »  
 — Rien. Le corps du Dieu ploie aux mains du dernier homme  
 Prêtre pauvre et puissant pour Rome et malgré Rome.  
 Le cadavre adoré de ses clous immortels  
 Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels ;  
 — Rien. Il n'ouvrira pas son oreille endormie  
 Aux lamentations du nouveau Jérémie,  
 Et le laissera seul, mais d'une habile main,  
 Retremper la tiare en l'alliage humain.  
 — Liberté<sup>2</sup> ! crie un autre, et soudain la tristesse  
 Comme un taureau le tue aux pieds de sa déesse,  
 Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,  
 Il ne peut rien construire où tout est abattu.  
 N'importe ! Autour de lui des travailleurs sans nombre,  
 Aveugles inquiets, cherchent à travers l'ombre  
 Je ne sais quels chemins qu'ils ne connaissent pas,

1. M. l'abbé de Lamennais.

2. Benjamin Constant.

Réglant et mesurant, sans règle et sans compas,  
 L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,  
 Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.  
 Et, comme il est écrit que chacun porte en soi  
 Le mal qui le tuera, regarde en bas, et voi.  
 Derrière eux s'est groupée une famille forte<sup>1</sup>  
 Qui les ronge et du pied pile leur œuvre morte,  
 Écrase les débris qu'a faits la Liberté,  
 Y roule le niveau qu'on nomme Égalité,  
 Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête  
 L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête :  
 Et c'est un Temple, un Temple immense, universel,  
 Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,  
 Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie,  
 Mais son temps et sa vie en œuvre convertie,  
 Mais son amour de tous, son abnégation  
 De lui, de l'héritage et de la nation ;  
 Seul, sans père et sans fils, soumis à la parole,  
 L'union est son but et le travail son rôle,  
 Et, selon celui-là qui parle après Jésus,  
*Tous seront appelés et tous seront élus.*

— Ainsi tout est osé ! Tu vois, pas de statue  
 D'homme, de roi, de Dieu, qui ne soit abattue,  
 Mutilée à la pierre et rayée au couteau,  
 Démembrée à la hache et broyée au marteau !  
 Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise,  
 Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise.  
 Tout brûle, craque, fume et coule ; tout cela  
 Se tord, s'unit, se fend, tombe là, sort de là ;  
 Cela chante, cela sonne, se parle et prie ;  
 Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,  
 Eclate en pluie ardente ou serpente en éclair.

1. L'école Saint-Simonienne.

Œuvre, ouvriers, tout brûle ; au feu tout se féconde :  
 Salamandres partout ! — Enfer ! Éden du monde !  
 Paris ! principe et fin ! Paris ! ombre et flambeau !...  
 — Je ne sais si c'est mal, tout cela ; mais c'est beau !  
 Mais c'est grand ! mais on sent jusqu'au fond de son âme  
 Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme.  
 Ou soleil, ou comète, on sent bien qu'il sera ;  
 Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,  
 Qu'il surgira brillant à travers la fumée,  
 Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée,  
 Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi,  
 Qui sera pour chacun le signe d'une foi,  
 Couvrira, devant Dieu, la terre comme un voile,  
 Ou de son avenir sera comme l'étoile,  
 Et, dans des flots d'amour et d'union, enfin  
 Guidera la famille humaine vers sa fin ;  
 Mais que peut-être aussi, brûlant, pareil au glaive  
 Dont le feu dessécha les pleurs dans les yeux d'Ève,  
 Il ira labourant le globe comme un champ,  
 Et semant la douleur du levant au couchant :  
 Rasant l'œuvre de l'homme et des temps comme l'herbe  
 Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,  
 En laissant le désert, qui suit son large cours  
 Comme un géant vainqueur, s'étendre pour toujours.  
 Peut-être que partout où se verra sa flamme,  
 Dans tout corps s'éteindra le cœur, dans tout cœur l'âme,  
 Que rois et nations, se jetant à genoux,  
 Aux rochers ébranlés crieront : « Écrasez-nous !  
 « Car voilà que Paris encore nous envoie  
 « Une perdition qui brise notre voie ! »  
 — Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer ?  
 Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier ?  
 Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore  
 Sous la main ouvrière et le marteau sonore ;

Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent  
 Dans le jeu des ressorts et du travail savant,  
 Et voilà que déjà l' impatient esclave  
 Se meut dans la Fournaise, et, sous les flots de lave,  
 Il nous montre une tête énorme, et des regards  
 Portant l'ombre et le jour dans leurs rayons hagards.

Je cessai de parler, car, dans le grand silence,  
 Le sourd mugissement du centre de la France  
 Monta jusqu'à la tour où nous étions placés,  
 Apporté par le vent des nuages glacés.

— Comme l'illusion de la raison se joue !

Je crus sentir mes pieds tourner avec la roue,  
 Et le feu du brasier qui montait vers les cieux  
 M'éblouit tellement que je fermai les yeux.

— « Ah ! dit le voyageur, la hauteur où nous sommes  
 « De corps et d'âme est trop pour la force des hommes.  
 « La tête a ses faux pas comme le pied les siens ;  
 « Vous m'avez soutenu, c'est moi qui vous soutiens,  
 « Et je chancelle encor, n'osant plus sur la terre  
 « Contempler votre ville et son double mystère.  
 « Mais je crains bien pour elle et pour vous, car voilà  
 « Quelque chose de noir, de lourd, de vaste, là,  
 « Au plus haut point du ciel, où ne sauraient atteindre  
 « Les feux dont l'horizon ne cesse de se teindre ;  
 « Et je crois entrevoir ce rocher ténébreux  
 « Qu'annoncèrent jadis les prophètes hébreux.  
 « *Lorsqu'une meule énorme, ont-ils dit... — Il me semble*  
 « *La voir —... apparaîtra sur la cité... — Je tremble*  
 « *Que ce ne soit Paris —... dont les enfants auront*  
 « *Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front...*  
 « Vous l'avez fait — ... *alors que la ville, enivrée*

« *D'elle-même, au plaisir du sang sera livrée... —*  
 « *Qu'en pensez-vous ? —... alors l'Ange la rayera*  
 « *Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera.* »

Je souris tristement : — « Il se peut bien, lui dis-je,  
 Que cela nous arrive avec ou sans prodige ;  
 Le ciel est noir sur nous ; mais il faudrait alors  
 Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,  
 Et je n'en connais pas. Si la force divine  
 Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,  
 Elle est ici. — Le Ciel la révère. — Et sur nous  
 L'ange exterminateur frapperait à genoux,  
 Et sa main, à la fois flamboyante et timide,  
 Tremblerait de commettre un second déicide.  
 Mais abaissons nos yeux, et n'allons pas chercher  
 Si ce que nous voyons est nuage ou rocher.  
 Descendons et quittons cette imposante cime  
 D'où l'esprit voit un rêve et le corps un abîme.  
 — Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,  
 Que deux points seulement, LA SOUFFRANCE ET LA MORT.  
 Tous les hommes y vont avec toutes les villes.  
 Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles.  
 Si celles de Paris un jour sur ton chemin  
 Se trouvent, pèse-les, et prends-nous dans ta main,  
 Et, voyant à la place une rase campagne,  
 Dis : « Le volcan a fait éclater sa montagne ! »  
 Pense au triple labeur que je t'ai révélé,  
 Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé  
 Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,  
 Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore,  
 Que la foule admirait et blâmait à moitié,  
 Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié,  
 Qui disaient : *Je ne sais*, des choses de la vie,  
 Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,

Et qui, par dévouement, sans détourner les yeux,  
Burent jusqu'à la lie un calice odieux.  
— Ensuite, Voyageur, tu quitteras l'enceinte,  
Tu jetteras au vent cette poussière éteinte,  
Puis, levant seul ta voix dans le désert sans bruit,  
Tu crieras : « *Pour longtemps le monde est dans la nuit!* »

Écrit le 16 janvier 1831, à Paris.

# *LES DESTINÉES*

POÈMES PHILOSOPHIQUES

## LES DESTINÉES

Depuis le premier jour de la création,  
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée  
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,  
Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond  
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb  
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,  
Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves,  
Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,  
Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

Tristes divinités du monde oriental,  
Femmes au voile blanc, immuables statues,  
Elles nous écrasaient de leur poids colossal.

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,  
Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal  
Aux têtes des mortels sur la terre épandues,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié  
Sur les cheveux dressés des races éperdues,  
Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir, il arriva que l'antique planète  
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :  
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète ;

« Il a le front sanglant et le côté meurtri,  
« Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète ;  
« La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri ! »

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,  
Tout homme était courbé, le front pâle et flétri ;  
Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent.

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort,  
Toutes les nations à la fois s'écrièrent :  
« O Seigneur ! est-il vrai ? le Destin est-il mort ? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,  
Les filles du Destin, ouvrant avec effort  
Leurs ongles qui pressaient nos races désolées ;

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,  
Leur main inexorable et leur face inflexible ;  
Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible,  
Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,  
D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupit de bonheur sortit | du cœur humain ;  
 La terre frissonna dans son orbite immense,  
 Comme un cheval frémit délivré de son frein.

Tous les astres émus restèrent en silence,  
 Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,  
 Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,  
 Comme ayant retrouvé leurs régions natales,  
 Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur,

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,  
 Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur,  
 Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

« Nous venons demander la Loi de l'avenir.  
 « Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées  
 « Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir.

« Nous roulions sous nos doigts les jours et les années :  
 « Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,  
 « Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées ?

« Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort  
 « Où tombaient tour à tour les races consternées.  
 « Faut-il combler la fosse et briser le ressort ?

« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,  
 « Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort,  
 « Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne ?

« Le mcule de la vie était creusé par nous.  
 « Toutes les passions y répandaient leur lave,  
 « Et les événements venaient s'y fondre tous.

« Sur les tables d'airain où notre loi se grave,  
 « Vous effacez le nom de la FATALITÉ,  
 « Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave.

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté  
 « Tout ce qui fut créé? ce poids sur la pensée,  
 « Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ? »

Il se fit un silence, et la terre affaissée  
 S'arrêta comme fait la barque sans rameurs  
 Sur les flots orageux, dans la nuit balancée.

Une voix descendit, venant de ces hauteurs  
 Où s'engendrent, sans fin, les mondes dans l'espace;  
 Cette voix de la terre emplit les profondeurs :

« Retournez en mon nom, reines, je suis la Grâce.  
 « L'homme sera toujours un nageur incertain  
 « Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

« Vous toucherez son front, ô filles du Destin !  
 « Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,  
 « Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

« Il sera plus heureux, se croyant maître et libre  
 « En luttant contre vous dans un combat mauvais  
 « Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre.

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.  
 « Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :  
 « Faire ce que je veux pour venir où JE SAIS. »

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle  
 Afin d'y ressaisir sa domination  
 Sur la race timide, incomplète et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion  
 Et retomber les pieds des femmes inflexibles,  
 Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles ;  
 Mais, plus forte à présent, dans ce sombre duel,  
 Notre âme en deuil combat ces esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.  
 La volonté transporte à des hauteurs sublimes  
 Notre front éclairé par un rayon du ciel.

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos cimes,  
 Leur doigt rude et fatal se pose devant nous,  
 Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes,

Oh ! dans quel désespoir nous sommes encore tous !  
 Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie,  
 Mais qui donc tient la chaîne ? — Ah ! Dieu juste, est-ce vous

Arbitre libre et fier des actes de la vie,  
 Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,  
 S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus  
 A nos belles ardeurs une immuable entrave,  
 A nos efforts sans fin des coups inattendus !

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave !  
 Question sans réponse où vos saints se sont tus !  
 O mystère ! ô tourment de l'âme forte et grave !

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT ?  
 SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave ;  
 Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST.

Écrit au Maine-Giraud (Charente), 27 août 1849.

## LA MAISON DU BERGER

A ÉVA

## I

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,  
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,  
Portant comme le mien, sur son aile asservie,  
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;  
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,  
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,  
Eclairer pour lui seul l'horizon effacé ;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,  
Lasse de son boulet et de son pain amer,  
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,  
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,  
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,  
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,  
La lettre sociale écrite avec le fer ;

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,  
S'indigne des regards, timide et palpitant ;  
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites  
Pour la mieux dérober au profane insultant ;  
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,  
Si ton beau front rougit de passer dans les songes  
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;  
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin ;

Du haut de nos pensers vois les cités serviles  
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.  
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,  
Libres comme la mer autour des sombres îles.  
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La nature t'attend dans un silence austère;  
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,  
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre  
Balance les beaux lis comme des encensoirs.  
La forêt a voilé ses colonnes profondes,  
La montagne se cache, et sur les pâles ondes  
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée  
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,  
Sous les timides joncs de la source isolée  
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,  
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,  
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,  
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère  
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,  
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,  
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.  
Viens y cacher l'amour et ta divine faute ;  
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,  
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues,  
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux;  
La couleur du corail et celle de tes joues  
Teignent le char nocturne et ses muets essieux.

Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,  
Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,  
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,  
Ceux où l'astre amoureux dévore et resplendit,  
Ceux que heurtent les vents, ceux que la neige assiège,  
Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit.  
Nous suivrons du hasard la course vagabonde.  
Que m'importe le jour? que m'importe le monde?  
Je dirai qu'il sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante  
Sur le fer des chemins qui traversent les monts,  
Qu'un ange soit debout sur sa forge bruyante,  
Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts  
Et, de ses dents de feu, dévorant ses chaudières,  
Transperce les cités et saute les rivières,  
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds!

Oui, si l'ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,  
Et le glaive à la main ne plane et la défend,  
S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute  
Chaque tour de la roue en son cours triomphant,  
S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise,  
Pour jeter en éclats la magique fournaise,  
Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle,  
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor  
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,  
Et le gai voyageur lui livre son trésor;  
Son vieux père et ses fils, il les jette en otage  
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,  
Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,  
 Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.  
 L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,  
 Le moment et le but sont l'univers pour nous.  
 Tous se sont dit : « Allons ! » mais aucun n'est le maître  
 Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître ;  
 Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

Eh bien, que tout circule et que les grandes causes  
 Sur les ailes de feu lancent les actions,  
 Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,  
 Les chemins du vendeur servent les passions !  
 Béni soit le Commerce au hardi caducée,  
 Si l'Amour que tourmente une sombre pensée  
 Peut franchir en un jour deux grandes nations !

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie  
 Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,  
 Ou qu'avec son clairon la France nous convie  
 Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;  
 A moins qu'au lit de mort une mère éplorée  
 Ne veuille encor poser sur sa race adorée  
 Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,

Évitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces,  
 Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,  
 Que la flèche lancée à travers les espaces  
 Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.  
 Ainsi jetée au loin, l'humaine créature  
 Ne respire et ne voit, dans toute la nature,  
 Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route  
 Le pied vif du cheval sur les pavés en feu :

Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,  
Le rire du passant, les retards de l'essieu,  
Les détours imprévus des pentes variées,  
Un ami rencontré, les heures oubliées,  
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science  
Trace autour de la terre un chemin triste et droit,  
Le Monde est rétréci par notre expérience,  
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.  
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,  
Immobile au seul rang que le départ assigne,  
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible  
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché;  
Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible  
Versent un long regard, comme un fleuve épanché,  
Qu'elle interroge tout avec inquiétude,  
Et, des secrets divins se faisant une étude,  
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

## II

Poésie! ô trésor! perle de la pensée!  
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer,  
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée  
D'amasser les couleurs qui doivent te former.  
Mais, sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,  
Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,  
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer.

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes  
Qui ne sauraient porter son ardeur et son poids.

Pourquoi le fuir? — La vie est double dans les flammes.  
 D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :  
 C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie ;  
 Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie ?  
 Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires  
 Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.  
 Dès que son œil chercha le regard des satyres,  
 Sa parole trembla, son serment fut suspect ;  
 Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.  
 Au passant du chemin elle criait : « Largesse ! »  
 Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

Ah ! fille sans pudeur, fille de saint Orphée,  
 Que n'as-tu conservé ta belle gravité !  
 Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,  
 Chanter aux carrefours impurs de la cité ;  
 Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche  
 Le coquet madrigal, piquant comme une mouche,  
 Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté.

Tu tombas dès l'enfance, et, dans la folle Grèce,  
 Un vieillard, t'enivrant de son baiser jaloux,  
 Releva le premier ta robe de prêtresse  
 Et, parmi les garçons, t'assit sur ses genoux.  
 De ce baiser mordant ton front porte la trace ;  
 Tu chantas en buvant dans les banquets d'Horace,  
 Et Voltaire à la cour te traîna devant nous.

Vestale aux feux éteints ! les hommes les plus graves  
 Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front ;  
 Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,  
 Et n'être que poète est pour eux un affront.

Ils jettent leurs penses aux vents de la tribune,  
Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune,  
Les rouleront comme elle et les emporteront.

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,  
Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.  
Leurs discours passagers flattent avec étude  
La foule qui les presse et qui leur bat des mains ;  
Toujours renouvelé sous ses étroits portiques,  
Ce parterre ne jette aux acteurs politiques  
Que des fleurs sans parfums, souvent sans lendemains.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle ;  
La chambre où ces élus donnent leurs faux combats  
Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle ;  
Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats,  
Mais il regarde encor le jeu des assemblées  
De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées  
Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras.

L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle,  
Et que pour le scrutin on quitte le labour.  
Cependant le dédain de la chose immortelle  
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.  
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.  
Poésie, il se rit de tes graves symboles,  
O toi des vrais penseurs impérissable amour !

Comment se garderaient les profondes pensées  
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur,  
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées ?  
Ce fin miroir solide, étincelant et dur,  
Reste de nations mortes, durable pierre  
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière  
On cherche les cités sans en voir un seul mur.

Diamant sans rival, que tes feux illuminent  
 Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison !  
 Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,  
 Que le berger t'enchâsse au toit de sa maison.  
 Le jour n'est pas levé. — Nous en sommes encore  
 Au premier rayon blanc qui précède l'aurore  
 Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

Les peuples tout enfants à peine se découvrent  
 Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,  
 Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,  
 Met aux coups mutuels le premier appareil.  
 La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.  
 Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,  
 Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde ;  
 Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.  
 L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde  
 Où sont accumulés d'impalpables trésors.  
 Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses ;  
 Son Verbe est le séjour de nos intelligences,  
 Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

### III

Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?  
 Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?  
 Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,  
 D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,  
 Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même  
 En tout temps, à tout âge, il fit son bien suprême,  
 Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !  
Compagne délicate ! Eva ! sais-tu pourquoi ?  
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,  
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :  
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.  
C'est afin que tu sois son juge et son esclave  
Et règues sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;  
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,  
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques  
Ton regard redoutable à l'égal de la mort ;  
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...  
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,  
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,  
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.  
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,  
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;  
Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,  
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée  
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,  
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,  
Comme dans une église aux austères silences  
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.  
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,  
Tes pleurs lavent l'injure et les ingrattitudes,  
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes  
Que l'humanité triste exhale sourdement.

Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,  
 L'air des cités l'étouffe à chaque battement.  
 Mais de loin les soupirs de tourmentes civiles,  
 S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,  
 Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole  
 Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;  
 La montagne est ton temple et le bois sa coupole ;  
 L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,  
 Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire  
 Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;  
 La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,  
 Je les contemplerai dans ton regard rêveur  
 Qui partout répandra ses flammes colorées,  
 Son repos gracieux, sa magique saveur :  
 Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,  
 Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;  
 Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre  
 « Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;  
 « Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,  
 « Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.  
 « Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine  
 « Je sens passer sur moi la comédie humaine  
 « Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,  
 « A côté des fourmis les populations ;  
 « Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,  
 « J'ignore en les portant les noms des nations.

« On me dit une mère, et je suis une tombe.  
 « Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,  
 « Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,  
 « J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers :  
 « Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,  
 « Sur l'axe harmonieux des divins balanciers,  
 « Après vous, traversant l'espace où tout s'élançe,  
 « J'irai seule et sereine, en un chaste silence  
 « Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,  
 Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois  
 Notre sang dans ses ondes et nos morts sous son herbe  
 Nourrissant de leurs sucS la racine des bois.  
 Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :  
 « Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes  
 « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,  
 Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?  
 Qui naîtra comme toi portant une caresse  
 Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,  
 Dans les balancements de la tête penchée,  
 Dans ta taille dolente et mollement couchée,  
 Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse  
 Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;  
 Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,  
 L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;  
 Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,  
 J'aime la majesté des souffrances humaines ;  
 Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mai toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,  
 Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?  
 Viens du paisible seuil de la maison roulante  
 Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.  
 Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte  
 S'animeront pour toi quand devant notre porte  
 Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre  
 Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;  
 Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,  
 Où tu te plais à suivre un chemin effacé,  
 A rêver, appuyée aux branches incertaines,  
 Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,  
 Ton amour taciturne et toujours menacé.

### LA COLÈRE DE SAMSON

Le désert est muet, la tente est solitaire.  
 Quel pasteur courageux la dressa sur la terre  
 Du sable et des lions ? — La nuit n'a pas calmé  
 La fournaise du jour dont l'air est enflammé.  
 Un vent léger s'élève à l'horizon et ride  
 Les flots de la poussière ainsi qu'un lac limpide.  
 Le lin blanc de la tente est bercé mollement ;  
 L'œuf d'autruche, allumé, veille paisiblement,  
 Des voyageurs voilés intérieure étoile,  
 Et jette longuement deux ombres sur la toile.

L'une est grande et superbe, et l'autre est à ses pieds :  
 C'est Dalila, l'esclave, et ses bras sont liés

Aux genoux réunis du maître jeune et grave  
Dont la force divine obéit à l'esclave.  
Comme un doux léopard elle est souple et répand  
Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.  
Ses grands yeux, entr'ouverts comme s'ouvre l'amande,  
Sont brûlants du plaisir que son regard demande,  
Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.  
Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,  
Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle,  
Ses flancs, plus élancés que ceux de la gazelle,  
Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or,  
Sont bruns, et, comme il sied aux filles de Hatsor,  
Ses deux seins, tout chargés d'amulettes anciennes,  
Sont chastement pressés d'étoffes syriennes.

Les genoux de Samson fortement sont unis  
Comme les deux genoux du colosse Anubis.  
Elle s'endort sans force et riante et bercée  
Par la puissante main sous sa tête placée.  
Lui, murmure le chant funèbre et douloureux  
Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux.  
Elle ne comprend pas la parole étrangère,  
Mais le chant verse un somme en sa tête légère.

« Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,  
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,  
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,  
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

« L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,  
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,  
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance  
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.  
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,

Il rêvera partout à la chaleur du sein,  
 Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,  
 A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,  
 Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,  
 Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.  
 Il ira dans la ville, et, là, les vierges folles  
 Le prendront dans leurs lacs aux premières paroles.  
 Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,  
 Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.  
 Quand le combat que Dieu fit pour la créature  
 Et contre son semblable et contre la nature  
 Force l'Homme à chercher un sein où reposer,  
 Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.  
 Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche :  
 Vient un autre combat plus secret, traître et lâche ;  
 Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là ;  
 Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.

« Elle rit et triomphe ; en sa froideur savante,  
 Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante  
 De ne rien éprouver des atteintes du feu.  
 A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu :  
 Elle se fait aimer sans aimer elle-même ;  
 Un maître lui fait peur. C'est le plaisir qu'elle aime ;  
 L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.  
 Un sacrifice illustre et fait pour étonner  
 Rehausse mieux que l'or, aux yeux de ses pareilles,  
 La beauté qui produit tant d'étranges merveilles  
 Et d'un sang précieux sait arroser ses pas.  
 — Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas ! —  
 Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,  
 Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.  
 La Femme est, à présent, pire que dans ces temps  
 Où, voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens ! »

Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,  
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome;  
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,  
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

« Éternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme  
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,  
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur  
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.  
— Jugez-nous.— La voilà sur mes pieds endormie.  
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,  
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux  
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;  
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée  
De se voir découverte ensemble et pardonnée ;  
Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur  
Ecrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

« Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante  
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante,  
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain,  
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin,  
Toujours voir serpenter la vipère dorée  
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée ;  
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,  
La Femme, enfant malade et douze fois impur !  
Toujours mettre sa force à garder sa colère  
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire  
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer ;  
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,  
C'est trop ! Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.  
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.  
Qu'ils seront beaux les pieds de celui qui viendra  
Pour m'annoncer la mort ! — Ce qui sera, sera ! »

Il dit et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure  
Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,  
Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,  
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux,  
Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne  
Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine,  
Le placèrent debout, silencieusement,  
Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement  
Et deux fois, en tournant, recula sur sa base  
Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase,  
Allumèrent l'encens, dressèrent un festin  
Dont le bruit s'étendait du mont le plus lointain ;  
Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée  
Placèrent Dalila, pâle prostituée,  
Couronnée, adorée et reine du repas,  
Mais tremblante et disant : IL NE ME VERRA PAS !

Terre et ciel ! avez-vous tressailli d'allégresse  
Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse  
Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang  
Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant ?  
Et quand enfin Samson, secouant les colonnes  
Qui faisaient le soutien des immenses Pylônes,  
Ecrasa d'un seul coup, sous les débris mortels,  
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels ?

Terre et ciel ! punissez par de telles justices  
La trahison ourdie en des amours factices,  
Et la délation du secret de nos cœurs  
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs.

Ecrit à Shavington (Angleterre), 7 avril 1839.

## LA MORT DU LOUP

## I

Les nuages couraient sur la lune enflammée  
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,  
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.  
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,  
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,  
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,  
Nous avons aperçu les grands ongles marqués  
Par les loups voyageurs que nous avons traqués.  
Nous avons écouté, retenant notre haleine  
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine  
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement  
La girouette en deuil criait au firmament ;  
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,  
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,  
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,  
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.  
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,  
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête  
A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,  
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,  
A déclaré tout bas que ces marques récentes  
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes  
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.  
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,  
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,  
Nous allions pas à pas en écartant les branches.  
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,

J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,  
Et je vois au delà quatre formes légères  
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,  
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,  
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.  
Leur forme était semblable et semblable la danse ;  
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,  
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,  
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.  
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,  
Sa louve reposait comme celle de marbre  
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus  
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.  
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,  
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.  
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,  
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;  
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,  
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,  
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,  
Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,  
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,  
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,  
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,  
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.  
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.  
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,  
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;  
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.  
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,  
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,  
Et, sans daigner savoir comment il a péri,  
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

## II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,  
 Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre  
 A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,  
 Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,  
 Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve  
 Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;  
 Mais son devoir était de les sauver, afin  
 De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,  
 A ne jamais entrer dans le pacte des villes  
 Que l'homme a fait avec les animaux serviles  
 Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,  
 Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

## III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,  
 Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !  
 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,  
 C'est vous qui le savez, sublimes animaux !  
 A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,  
 Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.  
 — Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,  
 Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !  
 Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,  
 A force de rester studieuse et pensive,  
 Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté  
 Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.  
 Gémir, pleurer, prier, est également lâche.  
 Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
 Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,  
 Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Écrit au château du M\*\*\*, 1843.

## LE MONT DES OLIVIERS

## I

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul,  
 Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul ;  
 Les disciples dormaient au pied de la colline ;  
 Parmi les oliviers qu'un vent sinistre incline ;  
 Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux ;  
 Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,  
 Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe  
 Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe,  
 Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,  
 Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.  
 Il se courbe à genoux, le front contre la terre ;  
 Puis regarde le ciel en appelant : « Mon père ! »  
 — Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.  
 Il se lève étonné, marche encore à grands pas,  
 Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente  
 Découle de sa tête une sueur sanglante.  
 Il recule, il descend, il crie avec effroi :  
 « Ne pourriez-vous prier et rester avec moi ? »  
 Mais un soleil de mort accable les apôtres.  
 Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.  
 Le Fils de l'homme alors remonte lentement ;  
 Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament  
 Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.  
 Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile  
 D'une veuve, et ses plis entourent le désert.  
 Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert  
 Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte  
 Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.

Il eut froid. Vainement, il appela trois fois :  
 « Mon père ! » Le vent seul répondit à sa voix.  
 Il tomba sur la table assis, et, dans sa peine,  
 Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.  
 — Et la terre trembla, sentant la pesanteur  
 Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

## II

Jésus disait : « O Père, encor laisse-moi vivre !  
 Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre !  
 Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain  
 Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main ?  
 C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,  
 Quand meurt celui qui dit une parole neuve,  
 Et que tu n'as laissé dans son sein desséché  
 Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.  
 Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,  
 Qu'il a comme enivré la famille mortelle  
 D'une goutte de vie et de divinité,  
 Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : « Fraternité. »

« Père, oh ! si j'ai rempli mon douloureux message,  
 Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage,  
 Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,  
 Pour l'offrande des corps recevant les esprits,  
 Substituant partout aux choses le symbole,  
 La parole au combat, comme au trésor l'obole,  
 Aux flots rouges du sang les flots vermêils du vin,  
 Aux membres de la chair le pain blanc sans levain :  
 Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave  
 Et l'autre libre ; — au nom du passé que je lave,  
 Par le sang de mon corps qui souffre et va finir,  
 Versons-en la moitié pour laver l'avenir !

Père libérateur ! jette aujourd'hui d'avance  
 La moitié de ce sang d'amour et d'innocence  
 Sur la tête de ceux qui viendront en disant :  
 « Il est permis pour tous de tuer l'innocent. »  
 Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,  
 Des dominateurs durs escortés de faux sages  
 Qui troubleront l'esprit de chaque nation  
 En donnant un faux sens à ma rédemption.  
 — Hélas ! je parle encor, que déjà ma parole  
 Est tournée en poison dans chaque parabole ;  
 Éloigne ce calice impur et plus amer  
 Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.  
 Les verges qui viendront, la couronne d'épine,  
 Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,  
 Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,  
 N'ont rien, mon Père, oh ! rien qui m'épouvante autant !  
 Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes,  
 Ils n'y doivent laisser que des traces profondes ;  
 Et, si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet,  
 Dont le gémissement sans repos m'appelait,  
 C'était pour y laisser deux Anges à ma place  
 De qui la race humaine aurait baisé la trace,  
 La Certitude heureuse et l'Espoir confiant,  
 Qui, dans le paradis, marchent en souriant.  
 Mais je vais la quitter, cette indigente terre,  
 N'ayant que soulevé ce manteau de misère  
 Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,  
 Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

« Mal et Doute ! En un mot je puis les mettre en poudre.  
 Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre  
 De les avoir permis. — C'est l'accusation  
 Qui pèse de partout sur la création ! —  
 Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.

Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,  
Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir ;  
Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir,  
Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,  
Ce qu'elle prend et donne à toute créature,  
Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,  
Son amour ineffable et ses chastes liens ;  
Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle.  
Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle ;  
Si les astres des cieux tour à tour éprouvés  
Sont comme celui-ci coupables et sauvés ;  
Si la terre est pour eux ou s'ils sont pour la terre ;  
Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,  
D'ignorant le savoir et de faux la raison ;  
Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison,  
Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,  
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies  
Et la rage sans fin des vagues passions,  
Entre la léthargie et les convulsions ;  
Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée  
Attristant la Nature à tout moment frappée ;  
Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal  
Sont de vils accidents en un cercle fatal,  
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,  
Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules ;  
Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants  
Des maux immérités, de la mort des enfants ;  
Et si les Nations sont des femmes guidées  
Par les étoiles d'or des divines idées,  
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,  
Se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit ;  
Et si, lorsque des temps l'horloge périssable  
Aurá jusqu'au dernier versé ses grains de sable,  
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,

Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,  
 Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines éternelles,  
 Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes.  
 — Tout sera révélé dès que l'homme saura  
 De quels lieux il arrive et dans quels il ira. »

### III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.  
 Il se prosterne encore, il attend, il espère,  
 Mais il remonte et dit : « Que votre volonté  
 Soit faite et non la mienne, et pour l'éternité ! »  
 Une terreur profonde une angoisse infinie  
 Redoublent sa torture et sa lente agonie.  
 Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.  
 Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ;  
 La Terre, sans clartés, sans astre et sans aurore,  
 Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,  
 Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,  
 Et puis il vit rôder la torche de Judas.

#### LE SILENCE

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures  
 Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;  
 Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,  
 Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,  
 Le juste opposera le dédain à l'absence,  
 Et ne répondra plus que par un froid silence  
 Au silence éternel de la Divinité.

2 avril 1862.

## L'ESPRIT PUR

A ÉVA

## I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,  
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.  
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme  
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.  
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.  
Qu'il soit ancien, qu'importe? il n'aura de mémoire  
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

## II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,  
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.  
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes  
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.  
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.  
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;  
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

## III

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres,  
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux  
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires  
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups ;  
Suivant leur forte meute à travers deux provinces,  
Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes,  
Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

## IV

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent  
 Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, chercha  
 De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent  
 Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant ;  
 Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,  
 Parfumés et blessés revenaient à Versailles  
 Jaser à l'Œil-de-bœuf avant de voir leur champ.

## V

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs âmes  
 Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,  
 De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,  
 Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons ;  
 Simples et satisfaits si chacun de leur race  
 Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,  
 Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçon

## VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,  
 Ne sut se recueillir, quitter le destrier,  
 Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,  
 Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier  
 Pour graver quelque page et dire en quelque livre  
 Comme son temps vivait et comment il sut vivre,  
 Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

## VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole ;  
 Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,  
 Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule

Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit  
 Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,  
 Des orgueilleux méchants et des riches futiles,  
 Mais sur le pur tableau des livres de L'ESPRIT. »

## VIII

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde !  
 Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,  
 Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde  
 Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,  
 L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,  
 Que tu graves au marbre ou traînes sur le sable.  
 Colombe au bec d'airain ! VISIBLE SAINT-ESPRIT !

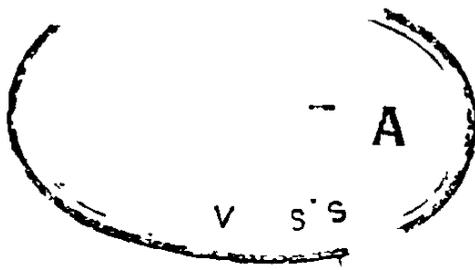
## IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,  
 Je resté. Et je soutiens encor dans les hauteurs,  
 Parmi les maîtres purs de nos savants musées,  
 L'IDÉAL du poète et des graves penseurs.  
 J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,  
 Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France  
 Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

## X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !  
 Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés ;  
 Je peux en ce miroir *me connaître moi-même*,  
 Juge toujours nouveau de nos travaux passés !  
 Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées  
 Vous amener à moi, de dix en dix années,  
 Attentifs à mon œuvre, et pour moi, c'est assez.

10 mars 1863.



## *POÉSIES DIVERSES*

### DÉDICACE DE « LA MARÉCHALE D'ANCRE »

A MADAME DORVAL

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,  
Ce livre écrit pour vous sous votre nom vivra.  
Ce que le temps présent tout bas déjà murmure,  
Quelqu'un dans l'avenir tout haut le redira.

D'autres yeux ont versé vos pleurs. — Une autre bouche  
Dit des mots que j'avais sur vos lèvres rangés,  
Et qui vers l'avenir (cette perte nous touche)  
Iront de voix en voix moins purs et tout changés.

Mais qu'importe! — Après nous ce sera pire chose.  
La source en jaillissant est belle et puis arrose  
Un désert, de grands bois, un étang, des roseaux,

Ainsi jusqu'à la mer où va mourir sa course.  
Ici destin pareil. — Mais toujours à la source,  
Votre nom bien gravé se lira sous les eaux.

26 juillet 1831.

## IAMBES

A MADAME DORVAL

A vous les chants d'amour, les récits d'aventures,  
Les tableaux aux vives couleurs,  
Les livres enchantés, les parfums, les parures,  
Les bijoux d'enfant et les fleurs.  
A vous tout ce qui rit aux yeux, qui plaît à l'âme  
Et fait aimer l'instant présent ;  
Vous qui donnez à tous une vie, une flamme,  
Un nom tout jeune et séduisant ;  
Vous que l'illusion consomme, inspire, enivre  
De bonheur ou de désespoir ;  
Reine des passions qui deux fois savez vivre,  
Pour vous le jour, pour tous le soir.  
Pensive solitaire ou tragique merveille,  
Cœur simple, esprit capricieux,  
Riant chaque matin des larmes que la veille  
Vous fîtes tomber de nos yeux ;  
Des chants inspirateurs respectez l'ambrosie,  
Loin du vulgaire âpre et fatal,  
Vivez dans l'art divin et dans la poésie  
Comme un phénix dans un cristal.

## PALEUR

A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN

Lorsque, sur ton beau front, riait l'adolescence,  
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,

Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,  
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu ;

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille  
Et la Muse germer dans tes regards d'azur ;  
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille  
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur ;

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine  
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,  
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,  
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur !

15 avril 1848.

## STANCES

Tu demandes pour qui, sous les plumes nouvelles,  
Ces vers, oiseaux naissants, volaient, chantaient en chœur ?  
Ce n'est que sur ton sein qu'ils ont ployé leurs ailes,  
Jamais ils n'ont souffert un œil profanateur.  
Ingrate, pour toi seule ils veulent apparaître.  
Ils sont nés d'un soupir, de tes baisers peut-être,  
Et, comme ton image, ils dormaient dans mon cœur !

Si tu le veux, pour toi, solitaire, et dans l'ombre,  
Ils chanteront tout bas, et ton sein agité  
Couvrira comme un nid leur essaim doux et sombre.  
Mais n'aimes-tu pas mieux, orgueilleuse beauté,  
Leur donner l'essor libre et le ciel, leur empire,  
Suivre de tes grands yeux leur passage, et te dire :  
« Mon nom avec l'amour sous leur aile est caché » ?

Décembre 1850.



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

# TABLE

---

NOUVEAU . . . . .	5
-------------------	---

## POÉSIES

### LIVRE MYSTIQUE :

Moïse. . . . .	11
Eloa. . . . .	15

### LIVRE ANTIQUE :

La Femme adultère. . . . .	40
La Dryade. . . . .	45

### LIVRE MODERNE :

Dolorida. . . . .	50
Le Cor. . . . .	54

### PARIS :

Elévation . . . . .	58
---------------------	----

### LES DESTINÉES :

Les Destinées. . . . .	68
La Maison du berger. . . . .	73
La Colère de Samson. . . . .	84
La Mort du Loup. . . . .	89
Le Mont des Oliviers. . . . .	92
L'Esprit pur . . . . .	97

### POÉSIES DIVERSES :

Dédicace de « La Maréchale d'Ancre » . . . . .	100
Iambes. . . . .	101
Pâleur. . . . .	101
Stances. . . . .	102

## ROMANS

## CINQ-MARS :

Préface.....	103
Le Travail.....	112
Les Prisonniers.....	143
La Fête.....	176

## STELLO :

Histoire d'une puce enragée.....	197
Continuation de l'histoire que fit le Docteur-Noir.	201
Un Credo.....	203
Demi-folie.....	205
Suite de l'histoire de la puce enragée.....	211
Amélioration.....	218
Un Grabat.....	219
La Maison Lazare.....	222
Une Jeune mère.....	226
Une Chaise de paille.....	232
Une Femme est toujours un enfant.....	236
Le Réfectoire.....	240
Le Caisson.....	259
La Maison de M. de Robespierre.....	262
Un Législateur.....	269
La Promenade croisée.....	273
Un petit divertissement.....	276
Un Soir d'été.....	289

## SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES :

Souvenirs de servitude militaire.....	293
Laurette ou le cachet rouge.....	316
Souvenirs de grandeur militaire.....	349
Le dialogue inconnu.....	351

## DAPHNÉ :

Les Livres.....	367
Le Pays latin.....	372

## THÉÂTRE

QUITTES POUR LA PEUR.....	379
CHATTERTON.....	416

## JOURNAL D'UN POÈTE

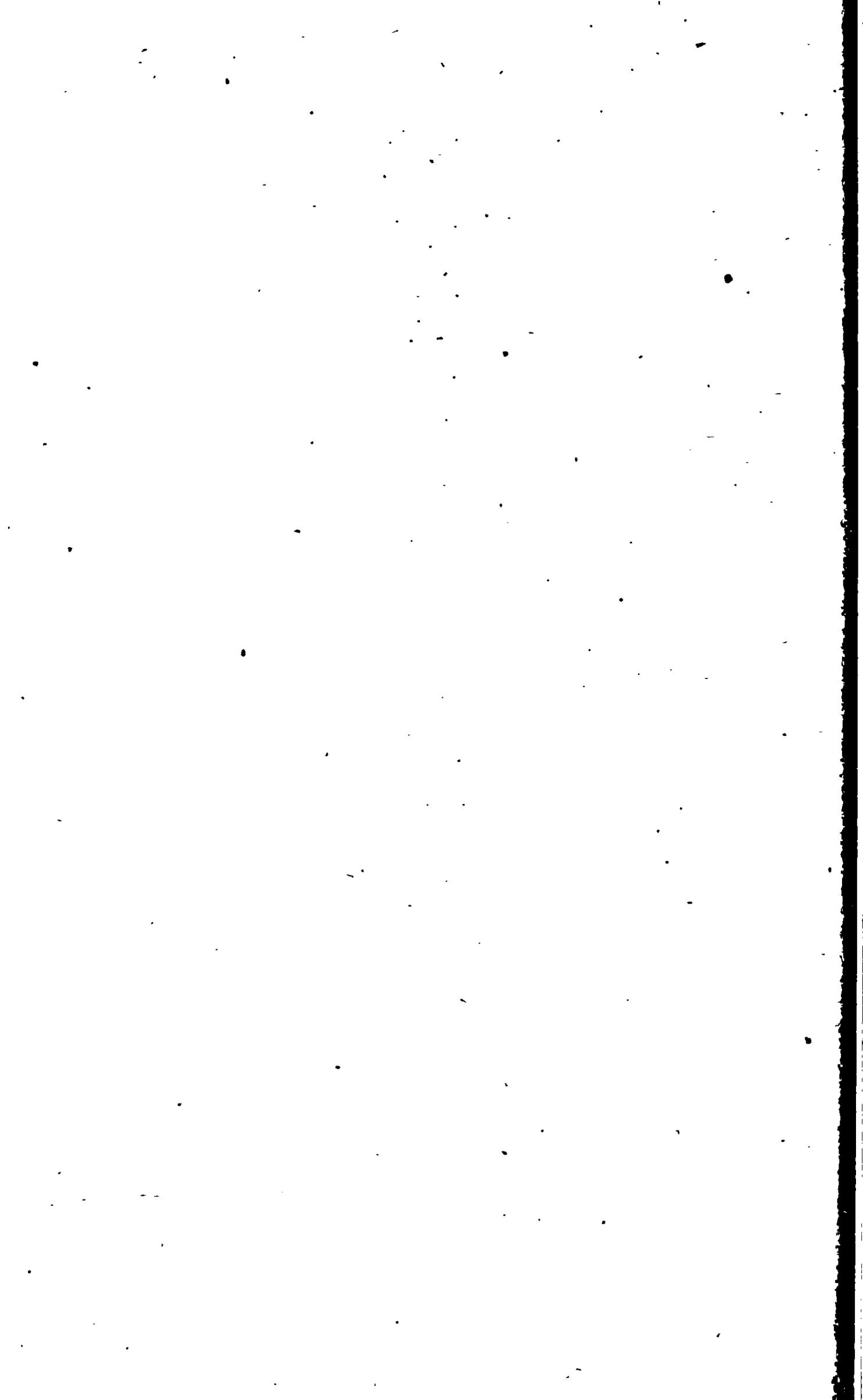
1824.....	426
1829.....	429
1830.....	431
1832.....	433
1833.....	435
1834.....	439
1835.....	442
1836.....	444
1838.....	446
1839.....	447
1840.....	448
1842.....	450
1843.....	453
1844.....	456
1842-1845.....	457
1846.....	464

## CORRESPONDANCE

A BRIZEUX.....	466
A MARIE DORVAL.....	469
A SAINTE-BEUVE.....	473
A MARIE DORVAL.....	476
A LA VICOMTESSE DU PLESSIS.....	477
A UNE AMIE.....	487
A LA VICOMTESSE DU PLESSIS.....	489
A BAUDELAIRE.....	490
A LA VICOMTESSE DU PLESSIS.....	491

## APPENDICE

BIOGRAPHIE.....	497
UN ROMAN OUBLIÉ D'ALFRED DE VIGNY.....	512
VIGNY JUGÉ PAR SAINTE-BEUVE.....	520
QUELQUES AMIS ANGLAIS D'ALFRED DE VIGNY.....	521
BIBLIOGRAPHIE ET ICONOGRAPHIE.....	524



**ACHEVE D'IMPRIMER**

**le vingt avril mil neuf cent quatorze**

**PAB**

**G. . ROY**

**A POITIERS**

**pour le**

**MERCURE**

**DE**

**FRANCE**